

RECUEIL de NOUVELLES

Jules

Avec l'amitié de CDA
www.associationcda.eu

SOMMAIRE

Un Sentiment Diabolique (1998)	p. 03
Je pense à toi (2003)	p. 08
Déetective à l'improviste (2004)	p. 16
Le sel de la mer (2004)	p. 21
L'ami Eskimo (2005)	p. 35
En un battement d'aile (2007)	p. 40
La boîte rouge (2008)	p.46

Un Sentiment Diabolique

15 janvier. J'ai passé toute la matinée d'hier enfermée dans mon bureau à essayer d'écrire le deuxième chapitre de mon nouveau roman. Je continue de bloquer irrémédiablement sur le personnage de l'antagoniste. Il se révèle trop proche du protagoniste, et je ne cesse de me répéter que c'est un peu trop équivoque pour un conte destiné aux enfants.

Quand je suis sorti, il devait être près de quatorze heures et je me suis rendu compte que j'avais complètement oublié de manger. Dommage. Je préférerais flâner dans les rues pour trouver de nouvelles idées, peut-être m'inspirer des gens que je pourrais croiser. L'ascenseur était encore en panne, j'ai dû descendre les sept étages par l'escalier. Ça s'est révélé facile, si on considère que j'ai dû littéralement ramper sur les marches pour remonter.

Lille était toujours vivante, pleine de gens... Je devrais rester chez moi le samedi, la foule a tendance à me fatiguer. J'ai erré dans la rue de Béthune, dans le vieux Lille, allant d'une boutique à une autre, écoutant les bavardages et les commérages en cours. Quand je rentrai chez moi, il devait être très tard et la nuit commençait à tomber. J'étais à bout de forces, peut-être à cause de la foule, ou tout simplement de l'escalier... Tellement fatigué, à vrai dire, qu'au moment de me coucher, je me sentis un rien triste et mélancolique, probablement à cause de ce diable de syndrome de la page blanche. Le temps, tournant à l'orage, n'arrange rien. D'ailleurs, la journée n'était probablement pas encore finie pour moi puisque l'orage n'a pas attendu que je lui demande son avis pour éclater, ne me laissant m'endormir que relativement tard. Et comme pour terminer la nuit en apothéose, des cauchemars épouvantables vinrent me chercher, pour me hanter jusque dans le gouffre infernal du sommeil.

Je me réveillais, en pleine nuit, en sueur. Mes draps étaient tombés et mes volets s'étaient brusquement ouverts. Je les refermais et allais me chercher un verre de lait. Bien sûr, c'est lorsqu'on a besoin de quelque chose qu'on en manque, que ce soit de jour comme de nuit... Plus de lait. J'allais donc en chercher chez le concierge, qui me dépanna encore une fois malgré l'heure avancée. La grimace peinte sur son visage me découragea tout de même de le déranger avec l'histoire de l'ascenseur. Je revins chez moi après avoir à nouveau gravit les sept étages, mon pack de lait sous le bras, pour enfin en boire un verre et aller me recoucher, définitivement exténué. Heureusement, aujourd'hui, la journée s'annonce mieux, malgré un temps maussade.

17 janvier. Toujours aussi fatigué. Je n'arrive pas à récupérer mes heures de sommeil perdues, ça va finir par se lire sur mon visage... Je n'ai toujours pas trouvé comment résoudre la mort du grand-père du héros dans mon roman mais ça ne m'a pas empêché de mettre un terme au troisième chapitre. Il pleut encore. En allant faire les courses, je me suis rendu compte que l'appartement voisin du mien est « A VENDRE ». De nouvelles têtes, de nouvelles idées... En voilà que j'accueillerais à bras ouverts.

20 janvier. Je prends cinq minutes pour me détourner de mon roman qui continue à m'arracher les cheveux vers une calvitie certaine pour consigner ceci : l'appartement à côté n'est plus libre. Un homme vient d'emménager, seul d'après son nom sur la boîte aux lettres. Je ne l'ai pas rencontré mais j'irai lui rendre visite demain.

22 janvier. J'ose à peine raconter ce qui s'est passé hier. Ce que j'ai vu est dément... N'importe qui pourrait y trouver une explication tout à fait rationnelle mais je ne peux m'empêcher d'y voir quelque chose de terriblement inquiétant... J'en ai peur. Cette peur me dévore les entrailles, impossible de travailler avec ce sentiment irréel qui me hante sans cesse. Je le couche ici, en espérant qu'il me quittera une fois imprimé sur le papier. Voilà ce qui m'est arrivé :

Je rendis visite à mon nouveau voisin comme prévu, en milieu d'après-midi, et je frappai à sa porte, près à l'inviter boire un café pour mieux faire connaissance. Du bon voisinage. Mais la porte n'était pas fermée, et elle s'ouvrit dans un crissement horrible lorsque je la poussais, comme si elle n'avait pas pivoté sur ses gonds depuis des mois. Je dus me frotter les yeux, me pincer, vérifier que ce n'était pas un rêve que cette pièce qui se découvrait devant moi. Une moquette à l'inquiétante couleur sang maculait le sol, des lampes ornées de véritables têtes de mort étaient posées à chaque coin du salon... Un rire terrifiant éclata, provenant de la chambre à coucher, me faisant sursauter comme jamais... Et pourtant, je ne bougeais pas, je restais impassiblement immobile. Je regardais tout cela avec ce sentiment de mélancolie et de tristesse dont je n'arrive toujours pas à me débarrasser aujourd'hui. Je serais resté là des heures, dans cet état de stase, si un homme à l'âge incertain mais à la carrure de colosse n'avait surgit devant moi pour me flanquer dehors, refermant brusquement la porte sur moi.

Dans l'intervalle où je l'avais aperçu, je n'avais remarqué qu'une seule chose, une tache rouge sur son cou. Comme du sang... Cette tâche rouge, je crois l'avoir revue quand, ce matin, je l'ai observé en entre-ouvrant ma porte pour le voir sortir acheter son journal.

Je suis peut-être alarmiste, mais devant son comportement et la possible maladie qu'il porte en lui, je crois avoir toutes les raisons pour m'inquiéter. Je souhaitais interroger le gardien de l'immeuble mais impossible de le trouver. J'en suis donc réduit à m'occuper moi-même de ma sécurité et, dans le doute, je crois que je vais appeler un médecin... Je préfère passer pour un paranoïaque que laisser cet homme en proie à je ne sais quel démon.

23 janvier. Ce matin, choisissant de ne pas faire appel à un docteur quelconque, j'ai demandé au psychologue chez qui j'allais après ma rupture avec Karine de m'accompagner chez mon voisin. Il fut surpris, et carrément opposé à l'idée de se rendre chez un patient dont j'ignorais moi-même jusqu'à l'identité exacte. Mais lorsque je le prévins de son hostilité envers les visiteurs et de son étrange appartement, il décida de venir avec moi. Arrivés devant la porte, fermée cette fois-ci, je frappais deux coups secs. Ce ne fut pas l'homme qui m'avait rudoyé la veille mais mon gardien qui vint nous ouvrir. Et si cela m'étonna, que dire de l'état de l'appartement ! La pièce semblait avoir été parfaitement nettoyée et rangée... Qu'est-ce qui déclencha mon évanouissement ? Le temps malsain qui régnait depuis quelques jours ? C'est ce que je préfère croire. Je me réveillais, allongé dans mon canapé, mon psychologue me conseillant du repos et me proposant un rendez-vous... Je le remerciais mais lui assurais que j'allais à nouveau tout à fait bien. Après un regard sceptique, il pris congé et me laissa seul, trop seul... Ce qui m'arrive est bizarre, je ressens un sentiment trop fort et trop incompréhensible pour qu'il soit en rapport avec la météo.

Il faut que je reste chez moi et que je réfléchisse.

*

* *

25 janvier. J'ai passé ces deux derniers jours enfermé chez moi pour me calmer, mais mon état n'a fait qu'empirer. Impossible de travailler dans ces conditions notamment à cause de ce que j'ai vu dans la nuit du 23 au 24... Personne ne voudra me croire... Je m'étais couché depuis plusieurs heures quand je fus réveillé par une lueur et par un bruit insistant. Mon volet s'était encore ouvert et battait contre le mur. En m'approchant, je m'aperçus que la lumière responsable de mon réveil n'était autre que celle de gyrophares de pompiers. L'immeuble d'en face était en train de brûler dans un brasier impressionnant, menaçant dangereusement ses voisins. Cette réflexion me fit instinctivement tourner la tête vers la fenêtre de mon mystérieux voisin. Sans que j'aperçoive autre chose qu'une ombre, la fenêtre en question se referma brusquement, me laissant observer les fleurs de son balcon,

totale­ment carbonisées.

Je me mis soudain à imaginer, à croire que mon voisin était à l'origine de cette catastrophe. Mais un homme ne peut accomplir cela, personne n'en est capable... Un homme ? Qui est cet homme dont je ne connais rien ? De ce que j'ai pu voir... Une monstruosité... Quel être diabolique a-t-il pu devenir ? Je me sens mal, je perds la tête... Mon imagination va trop loin, je deviens fou et... et... fou !

Que va-t-il m'arriver ?

30 janvier. Je reviens d'une journée magnifique que j'ai passé à Compiègne, loin de tous les soucis et des tourments quotidiens. Tout l'après-midi, je me suis senti libéré, détaché de toutes mes responsabilités. Les idées pour mon roman fusent à nouveau ! Tout ce dont j'avais besoin était de m'éloigner quelques temps de la pression urbaine... Je m'en suis rendu compte dès que je suis descendu de voiture. L'air semblait plus frais, l'herbe plus verte... J'étais ailleurs.

Je venais de manger quand un changement se produisit en moi, une gaieté et un bien-être inhabituels m'habitaient... Le sentiment bizarre qui me dévorait, qui ne m'avait pas quitté depuis deux semaines avait disparu !

1er février. J'ai crié victoire trop rapidement... Mon sentiment de tristesse et de mélancolie est revenu, plus intense qu'auparavant. Plus le temps passe, plus je ne peux m'empêcher de soupçonner mon voisin d'être l'auteur de ces incendies ; depuis le premier, deux autres feux se sont déclarés, toujours dans ma rue. Les infos régionales ont parlé d'un défaut dans les conduites de gaz de la rue et les travaux ont commencé, le bruit des marteaux piqueurs remplaçant celui des automobiles. Je ne peux qu'espérer que leurs efforts ne resteront pas vains et qu'ils mettront un terme à ces catastrophes... Il y a eu des morts... Des gens que j'avais déjà croisé... Et si les pompiers avaient torts ? Si ce n'était pas une fuite de gaz ? Peut-être devrais-je aller voir la police, leur parler de mon voisin ? Non... Quelque chose m'en empêche. Ma raison. Pourquoi ferait-il cela ?... Trop de coïncidences...

22 février. Je suis dominé par cette angoisse qui me poursuit jusque dans mes pensées les plus enfouies. Mon roman a disparu. Lorsque je m'endors, je retrouve à mon réveil les objets à des endroits différents de ceux où je les avais laissés... Ça ressemble aux crises de somnambulismes que

j'avais, étant enfant. Je pense que ce n'est pas grave, même si la possibilité d'effectuer des actes que je ne ferais pas éveillé, et sans en connaître consciemment la portée, m'inquiète sérieusement.

Plus préoccupant, j'ai eu plusieurs fois l'envie d'alerter la police, ou même de me rendre chez mon psychologue pour leur parler de mon étrange voisin et de l'incendie qui a éclaté pendant les travaux sur la conduite de gaz, tuant plusieurs ouvriers... Mais à chaque fois, mes jambes deviennent lourdes et le sommeil m'emporte... Je... C'est comme si je n'étais plus maître de mes agissements... Je me pose trop de questions et aucune des réponses que je peux y trouver n'est réconfortantes.

*

* *

24 février. Je ne sais pas si c'est cet autre moi qui m'y a poussé ou si c'est moi-même, mais je suis allé rendre une nouvelle visite à mon voisin... Dans quelle intention ? Discuter avec lui de ce que j'avais vu ? De ce dont j'avais été le témoin ? Dans le but de lui faire avouer ses crimes ? De me battre avec lui ? De le tuer ? Peu importe. Les souvenirs restent un peu flous dans mon esprit, mais je sais ce que j'ai vu.

Je me dirigeai vers sa porte, un peu hésitant malgré mon pas, sûr ; je frappai mais, comme un écho à ma première visite, la porte n'était pas fermée et elle s'entrouvrit à mon approche. Cette fois, sans grincement. Comme lors de ma venue avec mon psy, la pièce était rangée, nettoyée et il ne restait plus aucune trace d'un quelconque passage humain, pas même les fleurs brûlées du balcon.

Quand je ressortis, je remarquai que le panneau « A VENDRE » avait repris sa place à l'entrée. Heureux mais toujours curieux, je demandais au concierge ce qu'était devenu l'ancien locataire mais, sans doute fatigué et troublé par les événements qui avaient bouleversé notre quotidien, ou tout simplement par l'ascenseur, encore en panne, il ne dut pas me comprendre. Il me regarda de son air morne et m'envoya paître en me disant qu'il n'y avait pas eu de locataire depuis plus d'un mois.

Pourtant intrigué, je n'insistais pas.

25 février. Je suis heureux, mon sentiment insolite, inexplicable et irréel a totalement disparu, en même temps que cette caricature, ce fantôme de voisin. J'ai recommencé mon roman en changeant un peu l'histoire, dans le but de l'adresser à un public plus adulte. Mais un autre mystère s'est insinué dans mon ciel sans nuage ce matin. Lorsque je suis sorti de la douche, en nettoyant la buée traînant sur le miroir, j'ai découvert une drôle de tache rouge s'étalant dans mon cou...

Je pense à toi

I.

Un jour, je finirai par lui clouer le bec ! J'aurais dû écouter Louis, il avait raison... Tout avait commencé dans le bus. Je rentrais du lycée, comme tous les vendredis, et Louis m'avait rejointe. C'est alors que cette peste d'Elodie Kellermann avait commencé à parler assez fort pour être entendue à deux kilomètres à la ronde.

« Regardez ! Elle est encore avec son petit ami ! »

Je me retournais brusquement. Le regard de tueuse que je lui lançais aurait suffi à faire fondre en larme mon petit frère... Elodie. Ça faisait deux fois qu'elle redoublait sa première, et cette fois-ci, elle avait atterri dans ma classe. Je ne me posais pas beaucoup de questions à son propos : l'école, elle s'en fichait, mais ses parents étaient plutôt obstinés, et ils ne la laisseraient pas s'en tirer aussi facilement.

« Laisse tomber, » fit Louis, aussi peu attentif à l'opinion des autres qu'à son habitude.

Ses cheveux étaient complètement en bataille, ils n'avaient jamais vraiment connu l'ordre. Son t-shirt noir contrastait avec sa chemise d'un blanc immaculé, et surtout avec son treillis vert kaki. Je ne dis pas que, quand j'étais au collège, j'avais été insensible à lui et à ses grands yeux bleus, mais c'était depuis longtemps fini.

Le rire des « copines » d'Elodie retentit, aussi aigu que des cris d'oiseau. Elodie avait, quant à elle, des cheveux impeccablement coiffés, comme si elle passait chaque matin plus de trois heures dans sa salle de bain... Peut-être était-ce le cas. Comme si ça pouvait vraiment la rendre plus belle... Je me retournais enfin vers Louis.

« Comment tu peux supporter ça ? Elle ne t'énerve pas ?

- Ça te déplairait tant que ça que je sois ton petit ami ?

Je souris.

- Et de toute façon, je ne la connais pas.

Mon sourire s'effaça. Moi, je la connaissais bien. Et je m'attendais à ce que, dès le lendemain, tout le bahut croit que je sortais avec Louis. Comment sortir avec Clément après ça ?

- Ecoute... Attends-moi là, lui dis-je.

- Caro, reviens...

Sa voix ne fit plus qu'une avec le ronronnement du bus. Je le traversais tant bien que mal, et arrivais enfin à l'arrière. Elodie me fixait, ses « amies » ne sachant pas vraiment quelle figure prendre.

- Alors Caroline ? Tu t'es fâchée avec ton petit copain ?
- Louis est juste un ami.
- Alors il a un nom ? C'est bien, c'est plus pratique pour raconter...
- Elodie, je te préviens, un seul mot de tout ça et...
- Et quoi ? Tu vas appeler ton père à la rescousse ? Ricana-t-elle.

Ma main siffla dans l'air avant que je réagisse. Mais Louis arriva juste à ce moment et retins mon bras. Je jetais un dernier regard à Elodie avant de le laisser m'emmener. Elle n'avait plus l'air tout à fait sûre d'elle... Louis me fit asseoir à côté de lui.

- Ça va ?
- Je... Elle... Pourquoi tu m'as empêché de... ?
- Tu allais la frapper ! Caro, je sais que tu es très sensible à ce que les autres pensent, mais là...
- Elle a parlé de mon père. »

Louis s'apprêtait à dire quelque chose, mais se retint et poussa un long soupir. Mon père était professeur de filmographie et exerçait son emploi sur Paris. Ce qui fait que la majorité du temps, il était loin de nous, loin de moi. Je ne sais plus comment Elodie l'a appris, mais elle a très vite compris comment l'utiliser contre moi.

J'étais enfin descendue du bus et Louis était parti de son côté. Comme souvent pendant le mois de novembre, il pleuvait encore à Cherbourg, ce qui me fit forcer le pas. Les gouttes de pluie dégoulaient de mes cheveux quand j'arrivais enfin chez moi, un appartement de la rue Gambetta. Je déposais mon sac et ma veste trempés dans l'entrée, et me laissais tomber dans le canapé, au salon. Denis regardait encore un de ses stupides dessins animés.

Soudain, je m'aperçus d'une chose. Rien de très précis en fait, c'était juste comme... quelque chose dans l'air. Toutes les poussières avaient été faites, la table était mise... Ma mère passa en trombe dans la pièce, en s'essuyant ses cheveux qu'elles venaient sans doute de laver, avec juste le temps de me lancer, dans un grand sourire :

« Ton père rentre ce soir. »

Une seconde, deux secondes, un déclic. Papa revient ! Elodie, Louis, toute la journée s'effaça de mon esprit, j'avais envie de crier de joie. Et pourtant... Je restais assise. Mon père aimait son travail. Il nous aimait aussi, bien sûr, et plus que tout autre chose, mais le principal était que je l'aimais autant. Et faire quelque chose de spécial, lui montrer à quel point il me manquait... Ça lui aurait fendu le cœur. Il aurait immédiatement laissé tomber son travail pour revenir. Il fallait donc que je fasse comme si c'était une situation normale, et attendre, tout simplement. Papa revient !

Une odeur de lasagnes remplissait maintenant l'appartement. Denis avait laissé tomber la télécommande pour s'accroupir devant le four et regarder les lasagnes

grésiller. Je n'avais jamais compris la fascination qu'avait mon petit frère pour ce spectacle, mais... Il n'avait que huit ans après tout. Je zappais tranquillement, toujours à ma place depuis presque deux heures que j'étais rentrée. Ma mère s'affairait de nouveau à la cuisine, portant maintenant la robe préférée de mon père. Le téléphone sonna. Et sonna. Ma mère revint dans le salon.

« Tu pourrais répondre, Caroline. Je suis occupée, moi... Allô ? »

Je retournais à mon émission. Pourquoi j'aurais du répondre ? Qui pouvait bien m'appeler maintenant ? J'avais déjà tout raconté de ma semaine à Louis, Delphine attendrait bien le lendemain. Ce n'était pas pour moi. Et ma série favorite était sur le point de commencer. Et enfin, pourquoi ce serait toujours les mêmes qui...

Un bruit sourd. Je me retournais vivement. Le téléphone pendait lamentablement au bout de son fil, ma mère était tombée à genoux.

« Maman ! »

Elle était blême, son visage s'était complètement décomposé. Elle... Elle me faisait peur.

« Maman ! Qu'est-ce qu'il y a ? »

Elle se tourna vers moi. Elle était sur le point de pleurer, ses yeux se remplissaient de larmes. L'une d'elle finit par ruisseler sur ce visage qui était encore rayonnant, quelques minutes auparavant.

« Ton père... Il a eu un accident de voiture... Il est... Il est mort. »

II.

« Allez, Caro ! Tu ne crains rien ! »

C'était une belle journée d'été.

« Je viens de le faire ! Il n'y a aucun danger ! »

Le ciel était bleu, les oiseaux chantaient, et il y avait un monde fou dans la piscine du village de vacances.

« Si tu descends, tu auras droit à une glace ! »

Je regardais mon père. Il comprit qu'il venait de me convaincre et me sourit malicieusement. Je devais avoir l'âge de Denis à l'époque. Ma mère était enceinte et s'était allongée sur un transat. Elle lisait tranquillement, nous regardant de temps à autres. Ce toboggan était vraiment immense ! Un garçon un peu plus âgé que moi s'élança et le dévala à une vitesse effrayante, pour enfin atterrir dans l'eau, éclaboussant tous ceux qui n'avaient pas été assez rapides pour s'écarter. Ma peur revint à l'assaut et je fis un pas en arrière. Une main se posa sur mon épaule : mon père était remonté et se tenait juste derrière moi.

« A deux ? »

Je hochais timidement la tête. Il me prit la main et, lorsque ce fut notre tour, nous nous mîmes côte à côte sur le toboggan. Plus rien pour me retenir, je glissais. Le vent sifflait agréablement à mes oreilles, une sensation de bien-être me saisie. Soudain, le vide et... Plouf ! Je remontais à la surface en essuyant mes yeux.

« Alors, tu vois, rien de bien terrible... On sort et on va chercher ta glace ?

- Attends papa... On peut recommencer avant ? »

Un sourire.

Ce vide à la fin du toboggan... Rien en comparaison de ce que je ressentais maintenant.

Des bruits de pas, une dizaine de personnes qui courent dans tous les sens, affolés, un peu excités aussi... C'était ma première représentation de théâtre. Ma mère avait toujours beaucoup aimé le théâtre, et ce n'est que l'année de mes treize ans que j'avais moi aussi décidé d'y prêter attention, en rejoignant la troupe amateur de mon collègue. C'était le soir de la première, tous les parents et les amis étaient réunis dans la salle municipale. Les quelques élèves assignés aux décors étaient encore en train de se demander comment changer le décor au milieu du troisième acte, et ce en moins d'une heure... Quel trac ! Je n'arrivais pas à m'arrêter de trembler, je faisais les cent pas en récitant mon texte à voix basse.

« Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, je suis heureuse de vous accueillir ce soir à... »

Mon professeur de français vint se poster devant moi. Il avait l'air un peu anxieux.

« Ça va Caroline ? Tu as peur ?

- Un peu...

- C'est normal, ne t'inquiète pas... Euh...

Il réfléchit une seconde, regarda autour de lui, puis reprit :

- On va commencer dans une ou deux minutes. »

Et il repartit. C'était ma première année de théâtre et c'était à moi qu'était revenue la tâche peu enviable de commencer le spectacle. Une minute pour me souvenir de la réplique qui ferait rentrer deux autres comédiens sur scène. Une minute pour trouver un miroir et vérifier mon maquillage. Toc. Ça y est, les trois coups... Toc. Je vais sur la scène, me place face au rideau, le grand moment est arrivé... Toc. Le rideau s'ouvre, les projecteurs sont braqués sur moi, je ne distingue pratiquement pas le visage des spectateurs, ils ne sont que des ombres. Le rideau est complètement tiré, c'est à moi. Devant, juste au bord de la scène, des parents se tiennent prêts, l'appareil photo ou le caméscope à la main. C'est à moi. Et aucun son ne sort de ma bouche. J'entends des gens qui toussent, qui remuent sur leurs chaises, quelques

chuchotements. Faire le vide dans ma tête, cette réplique doit bien s'y trouver, quelque part... Le ronronnement des caméscopes qui me filment, immobiles, m'empêche de retrouver mon calme. Je vais finir par paniquer. Un vide terrifiant emplit mon esprit.

« Mais où sont-ils donc tous passés... » chuchote une voix.

Je baisse le regard vers les quelques parents présents juste en dessous de moi. Mon père est là, mon texte à la main. C'est cette réplique !

« Mais où sont-ils donc tous passés ! Le spectacle va commencer, et aucun acrobate, aucun clown n'est encore arrivé ! Mais... Ah, ça y est, j'entends des pas... »

Juste le temps d'apercevoir un sourire, et le spectacle continue...

Ce vide, dans ma tête, je ne l'avais plus jamais ressenti depuis... Jusqu'à aujourd'hui.

« ... Et c'est sans doute la seule opportunité que j'aurais de faire ce que j'aime », termina-t-il les yeux pleins d'espoir.

Il était assis dans le canapé, ma mère à ses côtés. Elle essayait de rester aussi souriante que possible, mais la tristesse se lisait facilement sur son visage. C'est peut-être pour ça qu'elle gardait la tête baissée, regardant la main de mon père serrée dans la sienne.

« Je vous assure que ce n'est pas seulement pour moi que je fais ça... C'est aussi pour vous... Et je ne partirai que si vous êtes d'accord. »

L'année de mes quinze ans... Mon père allait nous quitter, l'année de mes quinze ans... J'étais révoltée. Il nous abandonnait ! Les larmes me montèrent aux yeux, et je partis en courant dans ma chambre.

Je claquais la porte et sautais sur mon lit, pour me blottir contre mon oreiller et enfin me laisser aller à ma colère. Pourquoi nous laissait-il ? Qu'y avait-il à Paris de mieux qu'à Cherbourg ? Un travail ! Nous aimait-il moins que son travail ? Les larmes ruisselaient sur mon visage, comme la pluie sur la fenêtre de ma chambre. C'était tellement injuste. Quelqu'un tapa discrètement à la porte. Je lançais mon oreiller de toutes mes forces contre celle-ci. La porte s'ouvrit doucement et la tête de mon père apparut. Son habituel sourire avait perdu de son éclat. Il avança lentement dans la pièce. Je le regardais fixement, essayant de retenir mes sanglots. Il s'assit juste à côté de moi, sur le lit, et poussa un long soupir.

« Caro... Tu sais, ton frère est encore trop petit pour comprendre mon choix... Il ne se rend même pas compte que je vais partir pendant un certain temps... Mais toi... Toi, tu dois comprendre.

- Pourquoi... Pourquoi tu fais ça ? Tu ne nous aimes plus ?

- Caroline !

Les larmes étaient visibles dans ses yeux.

- Je t'aime plus que tout ce qui existe sur cette terre ! Et je t'aimerais toujours... Mais toi ?
- Je t'aime aussi papa !

Je lui sautais dans les bras. Je pleurais silencieusement, tandis qu'il me prenait dans ses bras et me serrait aussi fort que possible, comme s'il avait peur de me perdre. Il me relâcha.

- Tu sais, si tu ne veux pas que j'y aille, je resterais ici, avec toi.

J'eus une hésitation, un instant. Mais je l'aimais trop fort.

- Papa, il faut que tu y ailles. Si tu crois que c'est...

Il me reprit dans ses bras, et me murmura, à l'oreille :

- Tu sais, Caro, tu vas me manquer...
- Tu vas me manquer aussi papa. »

Et c'était vrai. Il m'avait beaucoup manqué, dès son départ, et jusqu'à la fin. Et je n'aurais jamais cru que ce manque aurait pu devenir pire encore.

III.

J'aurais tant eu besoin que quelqu'un vienne me reconforter ce matin-là, que quelqu'un vienne poser sa main sur mon épaule, et me dise que tout irait bien... J'aurais tant eu besoin de mon père. Ma mère l'avait bien entendu compris, mais n'avait heureusement pas essayé de prendre sa place. Elle ne vint que lorsque l'heure fut arrivée.

« Allez Caroline... Il est temps d'y aller. »

Un cimetière, c'est triste. Un cimetière, c'est froid. Ce cimetière aurait dû manifester toute ma tristesse. Il aurait dû pleuvoir, d'une pluie torrentielle comme on n'en avait pas connu depuis longtemps, pour montrer que ce jour était spécial. Mais non. C'était un froid soleil de décembre qui éclairait la scène. Toutes ces pierres tombales... Tout était si impersonnel ! C'était quelqu'un de spécial qui était mort !

Je sais, dans ces cas-là, généralement, tous les êtres chers sont réunis au cimetière, assistent à la mise en terre, pleurent le défunt, et s'en vont continuer à vivre une vie qu'un mort a à peine réussi à rendre plus inestimable. Mais dans tous ces films, un de ces êtres chers tient toujours à donner une dernière pensée au mort, comme pour l'accompagner. Et papa avait toujours aimé ces films. Ç'aurait pu être moi, ça aurait dû être moi. Mais je n'en avais pas la force. Manifester tout mon amour en quelques phrases seulement, c'était trop dur... Et ça aurait été rendre cet adieu définitif. Je n'y étais pas encore prête. J'avais fini par demander à ma mère de le faire. Elle s'avança près du cercueil, comme un ange de la mort dans sa robe noire, les yeux rougis par les pleurs.

« Vous savez tous pourquoi nous sommes réunis ici aujourd'hui... Nous devons dire au revoir à l'une des personnes qui a le plus marqué notre vie...

Juste un « au revoir »...

- C'était avant tout un être humain. Certains diront qu'il n'était pas parfait. Mais personne... Personne au monde ne pourra me citer un moment où il n'a pas aidé son prochain... Il avait choisi d'être enseignant pour aider autant qu'il le pouvait...

Il était parfait.

- C'était avant tout un mari et un père exemplaire. Il nous aura aimé, Caroline, Denis et moi, bien plus que ce qui aurait suffi. Il a su nous protéger de ce monde...

Il m'avait toujours protégé...

- Mais comme on l'a si souvent dit, et malheureusement à raison, ce sont toujours les meilleurs qui s'en vont en premier. Il... Ce monde aura eu raison de lui.

Pas un des meilleurs. Le meilleur.

- Aujourd'hui, il nous quitte, pour un monde meilleur j'ose espérer. Il nous quitte pour vivre en paix.

Il ne nous quitte pas... Il vivra toujours avec nous...

- Alors... Au... Au revoir... »

Ma mère se mit à pleurer. Et moi aussi. Denis aussi, même s'il ne comprenait pas vraiment pourquoi.

La suite, c'est une histoire ordinaire. Des gens en noirs, rien que des silhouettes, se pressent autour de la mort puis s'en vont et laisse des survivants. Est-ce ce que j'étais à ce moment-là ? Une survivante ?

J'étais allongée sur mon lit, dans une chambre, dans un appartement, dans un monde qui me semblait si vide maintenant. Et pourtant... Il y avait quelque chose de

cyniquement ironique dans mon désarroi. Mon père avait quand même été absent ces trois dernières années malgré, bien sûr, quelques retours pour les vacances notamment, qui étaient loin de masquer les autres longs mois d'absence. Mon père n'avait pas souvent été à mes côtés, il ne m'avait pas soutenu autant depuis qu'il était parti, même si rien n'avait changé entre nous deux. Si mes meilleurs souvenirs avec lui remontaient jusqu'à avant son départ, c'était pour une bonne raison. Pour les problèmes que j'avais au lycée, je ne pouvais plus m'appuyer sur lui pour m'aider, juste sur cette impression de manque. Et j'avais besoin de cette sensation ! Alors pourquoi maintenant qu'il avait disparu, qu'il aurait dû me manquer encore plus, pourquoi n'avais-je plus cette sensation ? J'avais retourné cette question de nombreuses fois dans ma tête depuis l'enterrement. La réponse vint de mon propre cœur. La mort de mon père n'avait pas augmenté le manque, elle avait tout arraché, tout supprimé, elle avait créé un vide, comme un trou noir. Et de là, rien ne ressortait. Plus de manque, juste un vide. Le manque était mon seul besoin, la seule chose que je demandais encore... Et on me l'enlevait.

La vie, la mienne tout du moins, continuait pourtant. Ma mère s'était vite rendue compte de mon état. Et elle m'avait juste fait remarquer que la dernière chose que mon père aurait souhaité, c'est que j'arrête de vivre à cause de lui. Elle avait raison. C'est sans doute pour ça que je tiens tant à elle. La vie doit continuer. Je dois continuer, et je continuerais.

Mais, ne t'inquiète pas. Je pense à toi, papa.

Détective Improviste

I.

Le vrombissement des turbines se fit soudainement entendre. Rien d'inhabituel. Chaque jour, à la même heure, à la même seconde, l'énorme régulateur de température se mettait en route. Et chaque jour, ce bruit surprenait Elwood alors qu'il rentrait paisiblement chez lui. Ça le rendait toujours nerveux. Comme chaque soir, il se mit inconsciemment à marcher un peu plus vite, en pensant qu'il serait bientôt de retour chez lui. Il croisa des enfants, jouant bruyamment juste à côté de la centrale. Quels étaient les parents inconscients qui laissaient leurs enfants jouer à côté de quelque chose d'aussi dangereux ? Jack, son frère, lui aurait probablement répondu que ce n'était pas si dangereux, et qu'un tremblement de terre aurait pu secouer la cité entière sans que la centrale ne connaisse le moindre problème. Cette nuit allait lui donner tort.

La cité Belokan existait depuis plus longtemps qu'aucun de ses habitants ne pouvait se le souvenir. C'est comme si elle avait toujours été. Pourtant, elle était loin d'être à l'image des anciennes villes occidentales. Depuis on ne sait quelle catastrophe, tous les habitants de la région s'étaient massés à l'intérieur d'un immense globe de verre, et y avaient reconstruit une cité identique à celles préexistantes. Depuis lors, ils vivaient en autarcie complète, sans avoir jamais aucun contact avec l'extérieur, ce qui était de toute façon formellement interdit par la loi. Ce choix était expliqué par le gouvernement comme ayant pour but de protéger les habitants des retombées potentielles, au dehors. Mais certaines rumeurs circulaient, développant l'hypothèse que personne ne connaissait de sortie au globe de verre. Ils étaient enfermés, prisonniers. Peu croyait en cette théorie. Plus jeune, Elwood s'était souvent interrogé sur ce à quoi pouvait réellement ressembler l'extérieur. Le globe de verre était si épais qu'il était impossible de distinguer la moindre parcelle de terrain. Mais la cité était si parfaite et si prospère qu'en vieillissant, il avait appris à oublier sa curiosité. Cette perfection avait d'ailleurs donné le seul mouvement de révolte connu dans l'histoire de Belokan. Un groupe d'extrémiste avait demandé un jour des comptes au gouvernement, des études sur les conditions de travail pour la production de nourriture. Le gouvernement avait refusé, sans fournir d'explications. Au-delà de la question existentielle qui avait formé ce groupe au départ, une nouvelle interrogation naquit : qui étaient les personnes qui, chaque jour, récoltaient la nourriture qui alimentait la ville ? Au cours d'une manifestation plus ou moins agressive, tous les partisans du groupe furent massacrés. Et encore une fois, on oublia bien vite cette partie de l'histoire de la cité, une de ses pages les moins glorieuses.

La porte claqua. Elwood resta un instant immobile, dos à celle-ci. Une autre journée se terminait. Cette façon de voir passer le temps, comme s'il s'écoulait de plus en plus vite, était toute récente. Qui est-ce qui lui avait dit que c'était un signe précurseur d'une mort prochaine ? Sans doute Jack. Lui et son humour macabre... Une secousse ébranla soudain tout l'immeuble, projetant Elwood par terre avec toute la force qui caractérise la gravité. Sa tête heurta durement le sol, ce qui l'étourdit un instant. Des aliments roulèrent dans toute la pièce et Elwood paniqua. Que se passerait-il si l'immeuble ne résistait pas à la vibration ? Aussi soudainement que ça avait commencé, tout s'arrêta. Elwood se remit debout, observa rapidement les dégâts, qui n'étaient finalement que superficiels, et sortit de chez lui. D'autres faisaient exactement comme lui, et une foule s'amassa bientôt dans la rue. Aussi loin que pouvait remonter sa mémoire, Elwood n'avait jamais entendu parler du moindre tremblement de terre à Belokan. C'est à peine s'il avait su ce à quoi ça rassemblait jusqu'à ce soir-là. Il fit quelques pas à travers la masse de curieux et s'aperçut que tous regardaient vers le ciel. Bien entendu, on ne pouvait apercevoir le ciel à travers le globe

mais... Un brusque rayon de lumière frappa la cité et s'éteint aussitôt, ne laissant en suspens que le cri de surprise que certains habitants avaient poussés. Un rayon de soleil en pleine nuit ? Avant qu'Elwood puisse réellement s'interroger sur la probabilité d'une telle chose, un second rayon frappa la ville. Une lumière crue, déformée par le globe. Non, ce n'était pas le soleil. La foule resta une minute silencieuse, attendant un nouveau rayon pour comprendre le phénomène, mais rien ne vint. Alors que les discussions reprenaient peu à peu, un coup de tonnerre assourdissant se fit tout à coup entendre au dehors, et des immenses morceaux de verres se détachèrent du globe, pour venir s'écraser au milieu de la foule, faisant des dizaines de blessés. Les survivants s'affolèrent, s'éloignèrent dans tous les sens, courant, criant, pleurant. Elwood était parmi ceux-là.

II.

Personne ne sut exactement combien de temps il fallut pour que la situation revienne à la normale. En effet, le seul marqueur de temps que la ville avait gardé, c'était le passage du soleil pour chaque journée. Et ce matin-là, le soleil ne se leva pas. La liste des dégâts que le séisme et la foudre avaient causés furent rapidement établis : le régulateur de température de la cité avait été touché. La théorie de la foudre était d'ailleurs très discutée dans les milieux hauts placés. Belokan n'avait jamais connu d'orage de son existence. La moindre parcelle d'information traversait la ville à une vitesse étonnante, preuve que tous ses habitants attendaient une explication à l'événement de la nuit. Mais, à part quelques rumeurs, rien. Le gouvernement restait muet. Intriguées, de plus en plus de personnes décidèrent de rester devant son siège jusqu'à ce qu'une déclaration soit faite. Elwood, peu prompt aux rassemblements, fut l'un des derniers à venir attendre devant le bâtiment. La foule était d'une taille considérable, comme si toute la ville s'était soudain concentrée en ce point précis. Enfin, un petit individu grisâtre sortit du bâtiment. Le silence se fit dans l'ensemble de la rue, le monde était subitement devenu muet. Il fit une déclaration interminable, annonçant entre autres la liste des dégâts et la liste des disparus. Mais ce qui fit le plus d'effets dans l'assistance fut l'annonce de la panne du système de régulation de la cité. Manifestement, la centrale avait toujours marché depuis la création de la cité, et personne ne savait comment elle marchait, ni comment la réparer en cas d'incident. Une clameur de peur monta de la foule. Comment allaient-ils survivre sans systèmes vitaux ? Le fonctionnaire dit quelques mots de manière à rassurer les plus paniqué et annonça la création d'un corps expéditionnaire qui serait chargé de sortir au dehors pour trouver le moindre indice permettant de restaurer le système de régulation. A peine avait-il fini sa phrase qu'un mouvement s'effectua dans la foule, des personnes partant en courant, se bousculant sans raison, chacun parlant à son voisin. Elwood, lui, ne parlait pas. Ses vieux démons s'étaient réveillés dès que le délégué avait fini son discours. Voir l'extérieur...

A peine quelques heures après l'annonce de sa création, le corps expéditionnaire était créé. La sélection des hypothétiques volontaires avait été plus facile que ce que le gouvernement avait initialement prévu, peu de candidats s'étant présentés pour cette mission plutôt périlleuse. Ils étaient douze, dont Elwood, aucun ne se connaissant entre eux. Le seul point commun qu'Elwood avait pu trouver entre eux, c'est qu'aucun ne possédait de famille. Détail inquiétant. Le même fonctionnaire qui avait discoursu devant la foule les briefa rapidement. Il n'y avait pas de plan défini, le gouvernement n'ayant manifestement pas la moindre idée, comme le reste de la population, de ce qui pourrait les attendre au dehors du globe de verre. La seule directive était de trouver toute aide disponible pour la survie de la cité. Sans plus attendre, ils partirent. Un guide leur avait été assigné pour les mener jusqu'à une des mystérieuses sorties du globe, et celui-ci ne leur adressa pas la moindre parole. Leur marche sembla durer une éternité, tant Elwood était pressé d'arriver enfin à satisfaire son obsession de jeunesse. Il les mena à travers de longs tunnels sans lumière, ne possédant que leurs yeux et leurs sens de l'orientation pour trouver leur chemin dans un dédale de

souterrains sans fin. Enfin, ils arrivèrent dans un des niveaux supérieurs de Belokan. Un vent frais venait de la fin du tunnel, baignée dans une lumière claire. L'expédition marcha jusqu'à l'origine du vent et de la lumière, une des parois du globe. Celle-ci était fissurée, et un grand éclat manquait. Elwood jeta un regard par-dessus l'une des passerelles temporaires qui avaient été disposés à cet endroit et il se rendit compte que c'était précisément ce fragment de globe manquant qui s'était écrasés à quelques mètres de lui, la nuit précédente. Le guide leur désigna l'ouverture grossièrement taillée, qui devait avoir trois individus mis l'un sur l'autre de diamètre, et disparu discrètement. Les membres de l'expédition se tenaient tous devant l'ouverture, attendant que l'un d'eux fasse le premier pas. Elwood restait planté devant le passage, incapable d'esquisser le plus petit mouvement. Ça avait un de ses rêves d'enfants... Qu'est-ce qui l'attendait de l'autre côté ? Le doute l'assaillit un instant. Le doute... C'est ce qui avait tué Jack. Elwood fut pris d'un soudain élan et passa à travers l'ouverture. Et tomba. Une chute qu'il crut un instant sans fin, jusqu'à ce qu'il rejoigne le sol de nouveau, brusquement. Il se releva péniblement mais était encore entier et capable de se tenir debout. Un de ses compagnons tomba à quelques mètres de lui. Puis un autre. Bientôt, ils étaient de nouveau douze, tous plus ou moins indemnes, et toujours déterminés. De leur succès dépendait la cité.

La journée était de nouveau passée plus vite qu'il ne s'y était attendu. Ils avaient marché dans la direction qui leur semblait la moins hasardeuse, mais sans rencontrer le moindre individu, ou même le moindre vestige d'une ancienne cité. Ils s'apprêtaient à s'arrêter pour la nuit quand un bruit leur parvint, par de-là une colline. La surprise, après une journée sans la moindre rencontre, les assaillit tout d'abord. Puis la curiosité, et la peur enfin. Elwood, qui avait implicitement pris la tête du groupe depuis le passage du globe, mit fin aux hypothèses de ses compagnons et les décida à aller voir ce qui avait causé le bruit qui les avait surpris. Ils atteignirent rapidement l'autre côté de la colline, laissèrent un temps vagabonder leurs regards sur le paysage environnants, cherchant la source du bruit, et stoppèrent net tout mouvement lorsqu'ils l'eurent finalement trouvé. Ils étaient terrifiés. Au loin se tenait un individu immense, un véritable monstre qui s'élevait aussi haut que la centrale de Belokan, et qui ne possédait qu'un seul œil. Malgré ce détail, celui-ci ne tarda pas à les apercevoir et vint à eux en quelques enjambées.

- Ô Étrangers, qui êtes-vous ?
- Nous faisons partis d'un corps expéditionnaire venu de la cité Belokan, répondit fièrement Elwood.
- Où est donc cette cité ? Est-ce loin ou près, que je sache ?

Les compagnons d'Elwood étaient pétrifiés, et l'idée que le géant ne les oblige à lui montrer le chemin de leur cité ne les rassura point. Elwood préféra jouer la carte de la prudence.

- Nous nous sommes malheureusement perdus, et n'avons aucun endroit où nous reposer. Nous offres-tu l'hospitalité en ces lieux ?

Le monstre resta ainsi, sans dire un mot, mais se rua sur deux des compagnons d'Elwood et les écrasa contre terre comme des petits chiens. Les coupant membre à membre, il prépara son repas, tandis que le reste de l'expédition restait sans bouger, la peur les tenant immobiles en face de cette chose affreuse, et le désespoir envahit leurs âmes. La nuit était maintenant bien avancée et le monstre, sans attacher la moindre importance au reste de ses hôtes, s'endormit sur le flanc de la colline. Les camarades d'Elwood le prièrent de partir sans attendre, de fuir dans une autre contrée et de laisser là cette monstruosité. Mais celui-ci ne l'entendait pas ainsi et voulait venger ses deux compagnons. Avisant un énorme tronc d'arbre qui reposait à quelques pas de lui, il convint les autres de l'aider à le tailler et à le porter jusqu'au monstre. Ayant saisi l'épieu aigu par le bout, ils l'enfoncèrent dans l'œil du monstre, jusqu'à ce qu'il hurle horriblement, et que les rochers en retentissent. Et ils s'enfuirent, épouvantés.

- Qui est l'insolent qui ose m'attaquer par ruse, et non par force ?
- Mon nom est Personne, cria Elwood en s'éloignant avec ses compagnons. Retiens cette leçon et ne croise plus jamais mon chemin.

Le corps expéditionnaire pressa soudain le pas, devant les cris de rage du monstre.

- Je te poursuivrais, Personne ! Et à tous ceux que je rencontrerais, je dirais ceci : il ne faut jamais faire confiance à Personne !

Ses hurlements de douleurs et de rage disparurent finalement dans l'obscurité, à mesure que le groupe avançait dans un paysage des plus étranges.

Une herbe violette poussait abondamment mais était pourtant taillée, comme si elle était patiemment entretenue, quotidiennement. Pourtant, pas une âme ne se manifestait aux alentours. Elwood était tenté de marcher toute la nuit pour mettre le plus de distance possible entre lui et le monstre qu'ils venaient à peine de quitter, mais il dû finalement céder devant les plaintes de ses compagnons, prêts à tomber de fatigue. Mais une fois encore, à peine s'étaient-ils arrêtés qu'une nouvelle monstruosité apparut. Un immense animal à la peau rosâtre se mit à foncer sur eux, sans raison apparente. Le groupe se dispersa dans tous les sens, chacun ne pensant plus maintenant qu'à sauver sa propre vie. Les camarades d'Elwood se firent écraser par la bête, un à un. Bientôt, il fut le seul survivant, courant dans tous les sens, changeant à chaque instant de direction dans l'espoir de semer l'animal. Mais c'était peine perdue. Sa folle course l'avait mené dans un cul de sac, sans aucune possibilité de fuite. Dans un dernier sursaut de courage, Elwood se retourna pour faire face à son destin, monta sur une plate-forme métallique qui était posée à même le sol, et attendit vaillamment son triste sort.

III.

Le policier écarta la fourmi d'un revers de la manche et pris précautionneusement la montre entre son pouce et son index. Avec prudence, il s'avança vers son supérieur direct, le vieux mais toujours vif inspecteur Arbogast.

- Chef, regardez, je viens de trouver cette montre...
- Où ça ?
- Par terre, dans le coin, là-bas, à côté du vivarium de fourmis.

L'inspecteur sortit une pince de sa poche et pris la montre. Il l'observa attentivement, remarqua que son cadran était brisé et indiquait l'heure présumée du meurtre. Il mit l'objet dans un sachet hermétique et le remis à son collègue.

- Portez ça au labo. Demandez au légiste qu'on vérifie si le cadavre portait bien une montre, juste au cas où ce serait la sienne.

Le policier salua et s'exécuta. Il s'arrêta cependant, juste avant de passer la porte de l'appartement et se retourna vers son supérieur.

- N'empêche, chef... Vous vous rendez compte ?
- Quoi ? Fit celui-ci, excédé.
- Si cette montre est bien celle du meurtrier... ça voudrait dire que le fin mot de cette affaire serait venu à nous grâce à des fourmis...
- C'est complètement ridicule, Sanchez. On aurait fini par mettre la main dessus, de toute

façon.

Sanchez acquiesça d'un air sceptique, tourna les talons, et referma la porte.

Le Sel De La Mer

I.

Simon Ghalihal était assis à son bureau, faisant tourner sensiblement son siège dans un sens, puis dans l'autre. Il tapotait nerveusement son carnet de note avec son crayon, battant ainsi le défilement des secondes qui s'écoulaient paisiblement, à leur rythme, dans le cadre de l'horloge murale du grand hall. Il était presque cinq heures. Les clients commençaient à se faire rare à la banque. Une journée comme les autres. Les yeux de Simon étaient fixés à cette horloge et bizarrement, son regard ne reflétait qu'une intense curiosité, comme si une seule question envahissait son esprit : la petite aiguille allait-elle enfin battre la grande ?

Une porte qui claque, un bruit de pas. Rapidement, avec dextérité, Simon se redressa sur sa chaise, ouvrit un tiroir, en sortit un imposant dossier, l'ouvrit à une page définie, et commença à remplir un formulaire. Michel Carattier entra dans le bureau, trouvant son employé en train de travailler, et ce jusqu'à la dernière seconde de cette paisible journée. Sa voix rauque raisonna dans le hall comme la détonation d'un canon.

« Ghalihal ! Dieu merci, vous êtes encore là !

Remarque inutile, puisque Simon ne quittait jamais son travail avant l'heure.

« J'ai besoin de vous pour traiter ce dossier. C'est d'une extrême importance, la direction en a besoin pour demain impérativement. Vous pouvez vous y mettre tout de suite ?

Simon entama piteusement un murmure de protestation.

- Ecoutez, monsieur Carattier, ça fait déjà deux fois cette semaine et...

L'air de Carattier se fit plus grave.

- Refuseriez-vous de faire ce travail ?

- Ce n'est pas que je refuse, et si vous me l'aviez donné plus tôt dans l'après-midi, je l'aurais fait avec joie, mais il est cinq heures...

- Vous n'êtes plus étudiant, Ghalihal ! Vous pouvez quand même faire quelques heures supplémentaires !

- Mais monsieur... J'ai déjà dépassé mon quota d'heures supplémentaires pour ce mois...
- Et alors ? Vous êtes le seul qui puissiez traiter ce dossier ! Vous ne voulez quand même pas que je m'y mettes moi-même, alors que mon bureau est déjà plein de dossier à étudier !?

S'il y a tant de dossiers dans ton bureau, c'est que tu passes ton temps à regarder par la fenêtre, pensa Simon.

Il baissa la tête vers le dossier qu'il était en train de remplir. Une femme arriva derrière monsieur Carattier. Elle voulait manifestement poser une question, mais celui-ci reprit :

- Si vous refusez d'effectuer ce travail, je serais obligé d'en référer à la direction, Ghalihal !

L'habituelle menace... Simon n'avait plus la force de protester. Il fit un vague geste de dénégation, mais le dossier avait déjà pris place sur son bureau, et Carattier avait disparu dans un claquement de porte. La femme s'avança dans le bureau. Simon remarqua qu'elle était plutôt jolie, la trentaine, ses cheveux blonds lui masquant un peu le visage. Il secoua négativement la tête, de dépit.

- Désolé madame, je suis débordé. Adressez-vous à mon collègue, s'il vous plait. »

Elle eut un sourire d'excuse et partit vers le bureau que Simon lui indiquait. Celui-ci ouvrit le dossier avec appréhension et son visage fut marqué par le choc. Ça allait lui prendre deux heures, au mieux. Ce n'était pas encore un jour où il serait chez lui à l'heure prévue.

« Un petit désagrément vaut parfois mieux qu'un grave accident » avait dit Jules Barrish, son auteur préféré. C'était une journée comme les autres. Malheureusement.

II.

« Central ? Ici l'inspecteur Vincent Proyas. Je suis actuellement au Centre Hospitalier.

L'homme que nous avons repêché au port s'appelle Simon Ghalihal, il a quarante-deux ans d'après son passeport. C'est un homme de taille moyenne, brun et...

- Inspecteur ?

Proyas fit volte-face. Une infirmière venait d'entrer dans la pièce.

- Je vous rappelle, central.

Il rendit son talkie-walkie à son équipier, plongé dans la lecture d'un magazine. La salle d'attente de l'hôpital était pratiquement vide à cette heure-ci.

- Oui ?
- L'homme que vous avez amené vient de reprendre connaissance.

L'inspecteur lança un rapide coup d'œil à l'horloge murale. Seulement vingt et une heures.

- Bien. Passez devant, je vous suis. »

L'infirmière le précéda le long des couloirs aseptisés du service des urgences. Vincent détestait ces couloirs, avec leur blancheur soit disant irréprochable, contrastant avec le sang que cachaient les murs... Et cette odeur insupportable de détergent, vous montant à la tête... L'infirmière ralentit le pas, ouvrit une porte et lui laissa le passage. Vincent lui lança un rapide « merci » en passant devant elle et alla directement s'asseoir dans un coin de la chambre, près de la fenêtre. La porte se referma lentement. Le regard de Vincent s'arrêta sur le lit. Son occupant ressemblait à tout à chacun, à part peut-être un léger excédent pondéral. Ses yeux étaient fixés sur le mur qui lui faisait face.

« Monsieur Ghalihal ?

L'homme tourna la tête vers lui.

- Vous vous souvenez de moi ? Reprit Vincent.

Simon hochait timidement la tête.

- Qu'est-ce qui s'est passé Simon ? Je peux vous appeler Simon ?

Nouveau hochement de tête.

- Comment vous êtes vous retrouvé dans l'eau avec votre voiture ?

Simon hésita.

- Je... C'est...
- N'allez pas trop vite. Reprenez depuis le début si vous le souhaitez.

Simon laissa échapper un soupir puis commença, d'une voix monocorde :

- C'est idiot. J'ai quitté mon emploi comme tous les jours, vers dix-neuf heures trente. J'ai fait quelques heures supplémentaires et j'étais vraiment fatigué. Dans ces cas-là, j'aime bien faire un tour au port, avant de rentrer chez moi. J'ai garé ma voiture sur un ponton, et j'ai dû m'assoupir, en oubliant de serrer le frein à main...

- Un simple accident ?

Simon hocha vivement la tête. L'inspecteur soupira à son tour.

- Vous êtes marié, je crois... Vous voulez qu'on appelle votre femme ?
- Non... Non, laissez, je vais m'en occuper. Quand pourrais-je sortir ?
- Bien, si ce n'était qu'un simple accident...

Pas de réaction.

- ... Vous pourrez sortir dès que le médecin repassera. Merci de votre coopération.

- Merci à vous. Au revoir. »

L'inspecteur sortit et referma doucement la porte derrière lui, perplexe. Il sortit une cigarette de sa poche et la porta à sa bouche.

« Tss... Il est interdit de fumer ici.

Il se retourna. L'infirmière était toujours là, adossée contre le mur. Mais elle était maintenant habillée de façon normale. Elle devait avoir fini son service.

- Je sais, je m'apprêtais à sortir.
- Et lui ? Dit-elle en désignant la porte close.
- Il sortira probablement ce soir.

Elle baissa la tête, prise par quelques réflexions. Vincent prit le temps de l'observer. Elle devait avoir vingt-cinq, rousse, avec de grands yeux verts.

- Ça vous dirait d'aller prendre un verre ?

Vincent resta un instant sans comprendre. C'est lui qui avait dit ça !

- D'accord. »

Ils avancèrent le long du grand couloir blanc, en discutant agréablement jusqu'à la sortie.

III.

Simon se gara juste devant l'entrée, une place rarement libre en pleine semaine. Il descendit lentement de sa voiture, sortit une clef de sa poche et pénétra à l'intérieur de l'immeuble. Il avança

dans le couloir jusqu'à la porte d'entrée de son appartement, qu'il ouvrit avec précaution, se préparant au pire. Il déposa sa mallette à l'entrée, retira sa veste et passa au salon. Celui-ci était plongé dans la pénombre, seulement éclairé de temps à autre par l'image de la télévision. Sophie, sa femme, regardait une de ses émissions. Elle ne lui adressa même pas un regard, son visage restant de marbre.

« C'est maintenant que tu rentres ?

Son ton était glacial, comme à l'accoutumée. Simon se passa une main sur le visage.

- J'ai dû faire quelques heures supplémentaires, pour finir un dossier important.
- Tu t'es encore fait avoir ?
- Arrêtes, Sophie... Je suis trop fatigué pour en discuter avec toi...

Elle se leva et vint se planter devant lui.

- Simon, on en a déjà discuté, tu rentres tard tous les soirs... ça suffit !
- Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse ? Que je plaque mon boulot ?
- Pour que tu ne trouves rien d'autre et que tu restes ici sans rien faire toute la journée ? N'y penses même pas !

Simon sortit une bière du réfrigérateur et bu presque tout son contenu d'un coup.

- Tu devrais prendre ta vie en main ! Prendre des décisions !

Voyant que son mari ne réagissait pas, elle prit le vase qui était posé sur la table du salon et le lança par terre. Ses débris se répandirent dans toute la pièce. Elle se retourna, murmurant pour elle-même.

- Je ne sais même pas pourquoi je continue avec toi...

Simon reposa violemment sa bouteille.

- Tu sais quoi ? Tu as raison ! Je devrais prendre ma vie en main ! Et tant qu'on y est, je ne vois pas non plus pourquoi je reste avec toi ! »

Il passa devant sa femme, médusée, prit sa veste, et sortit de l'appartement en claquant rageusement la porte.

La nuit était finalement tombée, envahissant de ses ténèbres toutes les rues de Cherbourg. Simon se pencha sur son volant, alluma ses feux, essayant de discerner la mer, devant lui. Il adorait

venir contempler l'eau calme du port, lorsqu'il était fatigué. Fatigué... Un euphémisme incroyable par rapport à ce qu'il ressentait réellement. Le port était complètement désert à huit heures. A croire que, quoiqu'il fasse, il se retrouverait toujours seul.

« La solitude n'est qu'un ensemble de circonstances permettant d'être soi-même » disait Jules Barrish. Mais comment savoir qui on était, sinon par rapport à l'opinion des autres ? Par rapport à ses actes ? La vie de Simon était pitoyable... Un boulot qu'il détestait, une vie de couple qui ne cessait de se détériorer avec le temps... Il reposa la tête contre son siège et éteignit ses feux. Lui, Simon Ghalihal, avait une vie à laquelle une mort semblait préférable, et de loin. Il desserra le frein à main. Lentement, de façon à peine perceptible, la voiture commença à rouler doucement vers l'avant du ponton. Le clapotis des flots se fit légèrement entendre à mesure que la voiture pénétrait dans l'eau. Il ne faudrait que quelques instants... Tout ce qu'avait à faire Simon, c'était s'endormir paisiblement. Quelques minutes passèrent. Le contact de l'eau le surpris. Elle était si froide... Elle lui arrivait déjà à la taille. Simon eut un sourire. Comme c'était facile...

Boommm. Simon ouvrit les yeux et tourna rapidement la tête vers sa porte. Un homme se tenait à côté de la portière, tentant de l'ouvrir. Il venait de frapper à la vitre et il lui faisait maintenant de grands signes.

Même ça, je ne suis pas libre d'en décider, songea amèrement Simon.

Il ouvrit la portière, et avant que l'eau n'ait rempli la totalité du véhicule, son sauveteur l'avait déjà sorti de l'habitacle et tiré en sécurité, sur le ponton.

« Il est conscient ! Appelle une ambulance !

Une seconde voix se fit entendre, un peu plus loin.

- Allo, central. Envoyez tout de suite une ambulance...

Simon regarda son sauveteur droit dans les yeux. Il était brun, la trentaine.

- Ne craignez rien, je suis l'inspecteur Proyas.

L'autre homme s'approcha.

- Heureusement qu'on passait dans le coin ! »

IV.

La veille, il sentait l'eau lui monter doucement le long du corps, sachant pertinemment que le fait de s'enfoncer dans les flots le tuerait à coup sûr. Ce qui était étrange, c'est qu'il éprouvait approximativement la même sensation à être assis dans le bus, faisant face à cette marée humaine qu'on appelait la population active. Simon tourna la tête avec dégoût. Ces gens, il ne les connaissait pas. Il n'avait aucune envie de faire leur connaissance. Ils étaient tous pareils à lui, incapable de faire face au monde sans entrer dans un moule.

« Il ne faut jamais oublier que les personnes qu'on a en face de soi ne sont qu'un miroir de notre être ». Ce Jules Barrish avait réponse à tout. Le siège qui faisait face à Simon était inoccupé. Était-ce cela qu'il devait voir, son propre vide ? Une larme roula sur sa joue, il l'essuya d'un geste vif. La vie, la mort... Que doit-on faire quand rien ne fonctionne ?

Une femme qui venait de monter dans le bus s'arrêta à quelques mètres de lui, l'observant fixement. Lentement, Simon tourna la tête jusqu'à ce que leurs regards se croisent. La femme avança vers lui d'un pas hésitant, et s'assit, sans que leurs yeux ne se quittent une seule seconde.

« Excusez-moi... Vous allez bien ?

Simon essaya de bredouiller une réponse, tâche impossible, et se contenta d'un hochement de tête. Elle tourna la tête vers l'extérieur. Les passants, les rues, le monde défilait le long du bus.

- Ce monde est parfois étouffant... J'ai parfois l'impression qu'on me plonge la tête dans l'eau, et que je ne fais que rechercher comment remonter à la surface...
- C'est exactement ce que je ressens !

Simon eut un sourire d'excuse. Il avait été lui-même surpris de la force avec laquelle il avait parlé. La femme lui rendit son sourire.

- Je m'appelle Séverine.
- Et moi, Simon.
- C'est la première fois que vous prenez ce bus, non ?
- Oui... J'ai un peu plus de mal à remonter à la surface que d'habitude...

Elle passa la main dans ses cheveux blonds... Simon fronça les sourcils.

- On ne se serait pas déjà vu ?
- Non... Non, je ne crois pas.

Elle paraissait surprise. Simon remarqua que le bus arrivait devant la banque.

- C'est ici que je descends.
- Moi aussi.

Ils descendirent l'un après l'autre, suivant la masse de travailleurs en quête de leur pain quotidien.

- Et vous, comment allez-vous ? Reprit Simon.

Elle grimaça légèrement.

- Pas très bien. Mais j'ai trouvé une solution.
- Vous m'intéressez.

Elle plongea la main dans son sac et la ressortit prudemment. Simon se figea. Elle tenait une arme.

- Qu'est-ce que... ?
- N'ayez pas peur ! C'est juste... Je n'ai pas l'intention de laisser le monde décider pour moi. Les gens ne se mettront pas en travers de mon chemin.
- Ne faites pas l'idiote... Vous feriez mieux de me donner ça.

Simon tendit la main vers le revolver. Séverine fronça les sourcils à son tour, comme si elle réfléchissait. Puis un grand sourire illumina son visage.

- D'accord.

Elle posa l'arme dans sa main. Simon la lança rapidement dans la poche de son imperméable.

- Je vous la rendrais dès que possible...
- Je ne m'en fais pas... A bientôt ! »

Simon était arrivé devant la banque. Curieuse rencontre. Il resta un instant immobile, la regardant s'éloigner, caressant nerveusement la crosse du revolver reposant dans sa poche.

Simon referma la porte de la sortie de secours avec soulagement, l'alarme de la banque résonnant encore à ses oreilles. Il avait réussi ! Il l'avait fait ! Et maintenant ? Il courut jusqu'au coin de la ruelle. Les gens marchaient, vaquant à leurs occupations sans se rendre compte du changement essentiel qui venait de se produire chez lui. Il avisa une poubelle, l'ouvrit, et y jeta son arme. Non... Trop évident... Il la récupéra et la remit dans sa poche.

« Le monde est comme une vaste serrure dont la réflexion humaine serait la clef » avait écrit Barrish. Tant pis pour lui ! Aujourd'hui, Simon faisait dans la spontanéité ! Il devait quitter cette vie

qui l'avait si longtemps emprisonné. Faire ses bagages, et partir. Il se mit à courir.

V.

Vincent Proyas referma la porte dans un déclic à peine perceptible et se reposa contre elle une minute. Il était à bout de souffle, trempé de sueur.

Ça m'apprendra à rentrer en courant, se dit-il.

Il enleva sa veste et la jeta sur le porte-manteau. Il n'alluma pas une lumière et parcouru le salon dans le noir le plus total. Peu importe, il le connaissait comme sa poche. Sa main effleura la rampe de l'escalier, qu'il gravit sans le moindre bruit. Deux pas en avant, éviter de faire grincer le parquet, un pas sur la droite, la porte de la chambre. Il la poussa avec délicatesse et pénétra dans la pièce, qui baignait dans la lumière tamisée de la lampe de chevet. Sa femme l'avait encore attendu... Il faillit glisser. Son pied avait heurté une boîte de mouchoirs en papier.

Elle aura encore regardé une de ces stupides émissions de télé-réalité...

Il avait presque atteint la porte de la salle de bain lorsque son téléphone portable se mit à sonner bruyamment. Il le sortit maladroitement de sa poche et tâtonna le temps de deux sonneries avant d'arriver à répondre en murmurant :

« Oui ?

- Allo, Vincent ? C'est Thomas. Encore debout ?
- Exact.
- Ça tombe bien. Ça te dérangerait de me remplacer demain matin ?
- Pour surveiller le transfert de fond à la banque ?
- Oui... Ma femme est malade, il faut que je conduise mes gosses à l'école...

Vincent jeta un regard à son épouse. Elle se retourna dans le lit, mais elle semblait toujours profondément endormie.

- Ok, pas de problème, je m'en occuperais. Demain matin, à quelle heure ?
- Huit heures et demie. Je te revaudrais ça.

- C'est ça... A plus tard. »

Il raccrocha et entra enfin dans la salle de bain. Il déposa son portable sur le rebord du lavabo, retira ses vêtements et entra dans la douche. Il accueillit le flux d'eau chaude avec plaisir. Un sauvetage, une rencontre... Ce n'avait pas été une si mauvaise journée...

Tu es marié, lui murmura une voix dans sa tête.

Depuis bientôt cinq ans. Seulement. Et déjà, il ressentait les premiers symptômes du couple en perte. Pourtant, il aimait toujours sa femme. Il aurait donné sa vie pour elle. Alors pourquoi ? Pourquoi ressentait-il le besoin d'aller voir ailleurs ?

Peut-être pour te rendre compte que tu as déjà tout ce que tu pourrais rechercher ?

Lui fallait-il une maîtresse pour qu'il se rende enfin compte que sa femme était la seule qui comptait pour lui ? Vincent sortit de la douche et se planta en face du miroir.

Et si c'était un passage obligé ?

Il se coucha, indécis, au côté de sa moitié. Déjà, inconsciemment lui venait la réponse. Mais ce ne serait pas sans danger.

VI.

« Attention, il est peut-être dangereux... Tu es sûr de vouloir y aller tout seul ?

- Ne t'inquiète pas, répondit Vincent. Il me connaît... ça devrait bien se passer.
- Et quand les renforts seront là ?
- Dis-leur d'encercler l'immeuble. On garde le contact radio. »

Vincent Proyas entra dans le bâtiment, son talkie-walkie dans une main, l'autre tenant fermement son arme de service. L'appartement était situé au rez-de-chaussée, première porte à gauche. Il s'avança et se planqua immédiatement contre le mur. La porte était entre-ouverte. Il était donc là.

Simon ressortit du placard, une lourde valise à la main. De quoi aurait-il besoin ? De quelques vêtements, de son nécessaire de toilette... Et ? Il réalisa soudain qu'il n'avait jamais

accumulé d'objets auxquels vouer une quelconque affection. Ça allait changer. Pour l'instant, c'était mieux ainsi, il put réunir toutes les affaires dont il avait besoin en une dizaine de minutes. Il referma la valise sans aucune difficulté, se releva et essuya les quelques gouttes de sueur qui perlaient sur son front du revers de sa manche. Devait-il laisser un mot à sa femme ? Juste de quoi lui expliquer pourquoi il avait agi ainsi ?

« Lorsque la raison n'y suffit plus, le cœur vient à l'aide de l'homme pour lui fournir les réponses », disait Jules Barrish.

Simon marcha jusqu'à la cuisine, où il déposa sa valise et saisit un bloc-notes. Il chercha un stylo mais aucun n'était en vue. Il fouilla ses poches et sa main effleura le revolver. Il le sortit, lui jetant un regard perplexe. C'était avec ce stylo que sa vie avait été réécrite.

Vincent passa la porte, qui heureusement ne grinçait pas, et avança dans le salon. Des bruits de pas se firent entendre sur sa gauche, de ce qui semblait être la cuisine. Il s'immobilisa, sortit son talkie-walkie et le laissa émettre un bip discret, indiquant à son co-équipier qu'il venait de trouver le suspect. Il avança, dos au mur, jusqu'à la porte de la pièce. Les bruits avaient cessé.

« Simon ?

Un bruit de verre brisé lui parvint.

- Calmez-vous, Simon. Je suis Vincent Proyas. Vous vous souvenez de moi ?
- Mon sauveteur du port ? Murmura une voix troublée.
- Oui. Oui, c'est bien moi.
- Qu'est-ce que vous voulez ?
- Ne soyez pas nerveux, je veux juste vous parler...
- Montrez-vous !

Vincent devait agir vite. A chaque réplique qu'ils échangeaient, Simon semblait gagner en assurance. Il avança et passa sa tête dans l'embrasure de la porte, son arme pointée sur Simon. Celui-ci était debout, en plein milieu de la cuisine. Vincent arrêta son regard sur l'arme qu'il tenait fermement serré dans sa main droite.

- Simon, lâchez cette arme. La police encercle le bâtiment.
- Pourquoi ? Lâcha-t-il tremblant.

- La banque... Nous avons plusieurs témoins, Simon.
- Ils se trompent !
- Peut-être, répondit Vincent sans en croire un traître mot. Pour éclaircir tout ça, vous devez vous rendre. Vous nous expliquerez tout.
- Pour finir en prison ? Jamais !
- Simon... Vous ne pourrez pas vous enfuir. Cette porte et le seul moyen de sortir. »

Vincent disait vrai. Il lui barrait la seule issue. Simon ferma les yeux, et Vincent cru pendant une seconde qu'il avait gagné. Certitude qui vacilla l'instant d'après, lorsque Simon braqua l'arme sur lui et pressa la détente. Il s'écroula, à peine conscient, son sang se répandant sur le carrelage blanc de la cuisine. Ses yeux s'arrêtèrent sur l'arme que Simon venait de lâcher. Vincent laissa un sourire glisser sur son visage. Cette arme ne lui était pas inconnue.

VII.

Adeline était un peu en avance, il n'était que vingt et une heures trente. Il lui faudrait attendre une quinzaine de minutes. Elle décida de mettre ce temps à profit pour chercher un endroit sympa où passer la soirée. Elle remonta la rue pour enfin trouver un bar qui semblait posséder une ambiance correcte. Elle allait faire demi-tour pour retourner au point de rendez-vous lorsqu'une main se posa sur son épaule.

« Alors, on veut commencer la soirée sans moi ?

- Séverine ! Tu m'as fait une de ces peurs !

Celle-ci éclata de rire.

- Excuse-moi, je n'ai pas pu m'en empêcher. Qu'est-ce que tu faisais ?
- Je cherchais un endroit pour qu'on se pose... Ce bar, ça te va ?

Elle jeta un rapide regard, essayant d'apercevoir l'intérieur.

- Ça m'a l'air parfait.

Elles entrèrent, prirent place à une table en fond de salle et commandèrent deux cafés.

- Alors, qu'est-ce que tu as fait aujourd'hui ?

Séverine se pencha en arrière et posa la cigarette qu'elle venait d'allumer.

- Pas grand-chose. J'ai travaillé ce matin et j'ai fais quelques courses cette après-midi. Un tour à mon assurance, un autre à la banque... La routine.
- Et ton mari, comment va-t-il ?
- Toujours en train de courir ! On se voit de moins en moins ces temps-ci.
- Profites-en ! La liberté, c'est la seule chose dont on a vraiment besoin !
- Tu as eu des nouvelles de Seb ces derniers temps ?

Adeline perdit sa bonne humeur.

- Ouais. Il a trouvé quelqu'un à qui raconter ces malheurs.
- Déjà ?
- Hum... Les mecs, tu sais... Tiens, en parlant des loups, voilà le tien.

Séverine se retourna, surprise. Une surprise qui se transforma en choc lorsqu'elle vit que Vincent était accompagné.

- Qui c'est la fille avec lui ? Demanda Adeline, curieuse.
- Je ne sais pas, répondit Séverine d'un ton glacial.

La compréhension se répandit sur le visage d'Adeline.

- Oh, excuse-moi, je ne savais pas...
- Pas grave. Viens, on sort. »

Sans attendre son amie, Séverine sortit du bar, les yeux brûlants. Une fois dehors, elle s'appuya sur un poteau pour reprendre son souffle. Adeline la rejoint un instant plus tard.

- Séverine ! Ne t'affoles pas ! Ce n'est peut-être rien !
- Oui... Oui, tu as probablement raison. Je crois bien qu'il m'a parlé d'une collègue de travail...
- Ah, tu vois. Ça ne va pas nous gâcher la soirée...
- Je... Je crois qu'il faudra remettre ça à une autre fois... Je préfère rentrer pour l'instant.
- Tu es sûre ?
- Oui... On se téléphone. »

Elles se saluèrent et partirent chacune de leur côté. Bien entendu, Vincent ne lui avait jamais parlé d'une quelconque collègue... Séverine sentit les larmes perler sur ses joues. Elle tourna au coin d'une rue et s'arrêta dans une ruelle plongée dans la pénombre. Elle se mit à pleurer, sans pouvoir s'arrêter. Pourquoi ? Quelles erreurs avait-elle commis ?

Quelqu'un avait dit un jour que « des larmes provient le sel de la mer »... Un flot continu de choses insignifiantes pouvait ainsi constituer un immense essentiel.

Séverine se reprit, sécha ses larmes. Elle se mit même à sourire. Peu importe ! Elle n'était même pas triste. Non. Elle était en colère.

L'Ami Eskimo

I.

Il est essentiel, pour chacun, d'avoir un ami Eskimo. J'ai émis cette théorie il y a six semaines, alors que j'étais encore en train de parcourir les verdoyants paysages d'Irlande sous une pluie battante. Un temps merveilleux, si on considère que le plus beau soleil alterne avec cette pluie et que les forêts du parc national de Killarney n'en étaient rendues que plus belles. C'est à cette occasion, revenant d'une longue marche à travers les bois enchantés du sud du pays que j'étais surpris par un vent violent et une pluie capricieuse, en manque d'abri pour me protéger des éléments. Pourtant, je n'étais pas seul à être pris au dépourvu, un jeune homme de mon âge d'origine asiatique se promenant à vélo étant lui aussi soumis à rude épreuve. Allant chacun dans le sens de l'autre, nous nous rapprochions inexorablement lorsque mon regard fut attiré par une subtile lueur, sur ma droite. Intrigué, je tournais la tête pour découvrir, entre deux nuages, un arc-en-ciel magnifique, surplombant montagnes et lacs du Kerry. Pris d'un étrange élan de mimétisme, mon compagnon d'infortune tourna lui aussi la tête vers ce qui symbolisait dans ce pays la présence des leprechaun, étranges lutins aussi riches que facétieux, et stoppa son vélo. Ne nous tenant plus qu'à quelques pas l'un de l'autre, nous admirions tous deux l'improvisation naturelle d'un pays étranger à nos yeux mais familier à nos cœurs. Lorsque enfin, nous réussîmes à nous arracher d'un même mouvement au spectacle de couleurs et de lumières, de larges sourires éclairaient nos visages. D'un bref signe de tête, nous nous saluâmes, et chacun continua sa route de son côté. L'ami Eskimo est cet individu avec qui tout peut être partagé et avec qui aucune parole n'est nécessaire pour la compréhension des pensées de l'autre.

C'est sous une pluie froide d'automne que je débarquais à l'université, si familière à mes yeux et pourtant si froide à mon cœur. Des foules d'étudiants marchaient à mes côtés, me croisaient, plongés dans leurs pensées ou dans des discussions enjouées, je n'en connaissais aucun et tous ignoraient mon identité. Être seul au milieu d'une foule... Pour fêter l'acquisition de mon DEUG, j'étais parti trois semaines pendant le mois de septembre en Irlande, pays dont je ne maîtrisais la langue qu'approximativement et où je m'étais pourtant senti bien plus à l'aise que sur le parvis de cette fac qui m'avait déjà pris deux ans de ma vie. J'étais ici, pas là-bas, comme ne cessait de me le répéter la petite voix qui résonnait dans ma tête. Mais qu'est-ce que je revenais faire ici ? Ces études ne me convenaient pas, trop de théorie à mon goût, et ne me mèneraient de toute façon à rien. Je n'avais plus d'ami avec qui partager les longues heures d'ennuis que constituaient nos interminables cours depuis que Thibaut était parti, en juillet dernier. Thibaut... Cet éternel optimiste me manquerait. Était-ce ma conscience qui voulait absolument me rappeler le doute qui m'avait assailli au moment de quitter l'Irlande ? Tu aurais dû y rester. J'aurais dû. Mais j'étais là, devant mon emploi du temps et d'autres étudiants attendaient que je me pousse pour recopier le leur.

L'année commençait à peine et j'étais déjà en retard au cours d'anglais. Une heure de retard, l'histoire de ma vie. C'était le premier jour, que pouvait me donner un cours d'anglais que je n'avais acquis pendant mes vacances ? Rien ! Je décidais de ne pas y aller et de rentrer chez moi piquer un somme. Quitter la fac, une sensation agréable. En partir, croiser tous ces jeunes, hommes ou femmes, qui s'y rendaient, motivés ou pas, me faisait ressentir un sentiment loin d'être déplaisant, celui de diriger ma vie et de ne pas juste « suivre ». Restait un dernier obstacle. Le pont, qui permettait de venir ou de partir de la fac et menant directement au métro. Un point de passage obligatoire, gardé par l'être le plus immonde, le plus abject, le plus désespéré que la société ait créé, le distributeur de journaux gratuits. Enveloppé dans son parka orange fluo, celui-ci parcourait le

pont, se jetant sur chaque étudiant à sa portée, espérant se débarrasser d'un peu du poids qu'il était obligé de porter avant de regagner son chez lui. Slalomant astucieusement entre les gouttes de pluies, j'espérais pouvoir feinter le gardien du seuil de ma liberté en attendant qu'il soit accaparé par une autre victime. Mais personne ne vint et il m'assaillit, malgré toutes mes précautions. Un bref signe de la tête le dissuada de m'approcher de trop près et il s'éloigna, déçu et maussade, espérant sans doute que la journée du lendemain serait meilleure. Et il n'était pas seul dans ce cas. Mais pour moi, c'était fini. Je venais de passer le pont.

II.

Un brouillard hivernal était tombé sur le monde telle une vague immense, effaçant sur son passage certains dessins laissés sur le sable de la ville. Les voitures n'étaient plus présentes que par les traînées diffuses que laissaient leurs feux de positions. Les piétons sortaient de l'obscurité le temps d'un battement de cils et disparaissaient à nouveau comme aspirés par le temps. Les bâtiments qui m'entouraient restaient subtilement invisibles même si, au gré de ma marche, leurs silhouettes massives et rassurantes se faisaient plus distinctes. Mon attention se détourna soudain de mon environnement pour s'intéresser momentanément à mes pieds. Le bruit qu'ils produisaient en frappant tour à tour le sol venait indubitablement de changer et pour cause, je venais sans m'en rendre compte de faire mes premiers pas sur le pont menant à l'université. Avec l'impression de quitter provisoirement la terre pour faire une petite visite au ciel, je traversais la passerelle surplombant une route recouverte d'une épaisse couche de brume, comme un immense nuage foulé par mes pas. Sans doute par la force du jour et du soleil éclatant l'accompagnant, le brouillard commençait déjà à se faire moins dense, me laissant apercevoir l'architecture des bâtiments et le campus universitaires. Encore plus qu'à l'accoutumée, les minces filets de brume qui s'élevaient dans l'atmosphère donnaient à la structure de l'ancienne abbaye un aspect fantomatique, comme si ses vitraux, sa nef et sa cour intérieure aux colonnes délabrées sortaient tout droit d'un lointain passé. Mais les édifices modernes qui étaient venus s'y adjoindre suffisait à détromper n'importe quel aveugle, même si la jonction entre les deux époques avait été adroitement conçue et même si l'architecture vitrée était assez plaisante dans son genre. Trois hommes aux brassards orange fluo visibles probablement aussi bien de jour que par nuit noire choisirent d'attendre que je bifurque vers le bâtiment A pour se diriger vers moi. Brève et inutile altercation puisqu'il me suffit de secouer négativement la tête et de brandir ma carte d'étudiant pour ensuite les voir s'éloigner, leurs matraques battant stupidement le long de leurs jambes.

12586. La numérotation des salles, propice à faire s'égarer n'importe quel étudiant de première année et même certains des suivantes, me faisait toujours rire. Tel un écho à cette pensée et au sourire qui s'était dessiné sur mes lèvres, un éclat de rire familier résonna derrière moi. Thibaut venait d'entrer en scène.

- Guillaume ! Comment tu as fait pour arriver avant moi ? Ça doit bien faire une heure que je tourne en rond !

Son éternelle pochette rouge sous le bras, il me serra chaleureusement la main. Il était toujours aussi roux et souriant que lorsqu'il nous avait quitté, quelques mois auparavant, et n'avait même pas semblé surpris lorsque j'étais venu le rejoindre. Ne me laissant même pas le temps de répondre à sa question, il continua à parler, passant sur le ton de la confiance.

- Tu ne croiras jamais ce que j'ai vu en arrivant... Une des patrouilles est tombée sur un professeur de lettres et l'a emmené parce qu'il avait fait une erreur en leur récitant un passage d'Ulysses...

- Ils ont bien fait ! Des professeurs incompetents, c'est bien la dernière chose dont nous aurions

besoin !

L'élève masqué qui était intervenu dans notre discussion ne s'était pas encore rendu compte de son erreur, et Thibaut lui aurait bien asséné une de ses cyniques répliques dont il gardait jalousement le secret, s'il n'avait été temps de rentrer en classe.

Six heures avaient passé. Sans Thibaut et son entrain, j'aurais préféré sauter par la fenêtre que d'assister la moitié de ce temps à un cours à l'intérêt aléatoire. Sauf que la salle de cours ne possédait pas de fenêtres. Les huit cents autres étudiants nous éjectèrent au dehors comme un bouchon d'une bouteille de champagne trop secouée et, après avoir fait quelques pas pour nous mettre à l'abri, Thomas se mit à discourir sur la faculté que pouvait avoir un professeur à devenir invisible dès qu'il éprouvait la nécessité. Il aurait bien enchaîné avec une longue diatribe sur leur possession d'autres pouvoirs extraordinaires si une sonnerie stridente n'avait soudainement retenti dans toute l'université. Thibaut leva les yeux au ciel.

- Merde, c'est déjà l'heure d'aller aux toilettes ?

Étrange procession que celle de ces gens, de tout âge et sans distinction de sexe, se pressant vers ce qui était en fait les plus grandes salles du campus. Le rituel avait été instauré en des temps immémoriaux, au moment où notre doyen centenaire avait été traversé par l'idée saugrenue que ça simplifierait bien des choses. Résultat, chaque jour à heure fixe, nous devions attendre pendant plus d'une demi-heure pour nous livrer à un besoin naturel dont parfois nous ne ressentions même pas le besoin. Mais la queue n'était pas le passage le plus contraignant. Il fallait entrer dans cette salle pour comprendre ce que pouvait ressentir le bétail un jour d'abattage. La salle était remplie de minuscules cabines, plus d'une centaine, dans lesquelles on s'enfermait avec peine, comme si ses concepteurs avaient pris en compte une taille minimum et avait négligé tous les utilisateurs qui l'excéderaient. Mais comme toute chose créée de la façon la plus idiote qui soit, l'agencement de nos W.C amusait plus que tout Thibaut, qui n'hésitait pas à les comparer à un palais des glaces sans issue. Notre asservissement temporaire devenait un véritable jeu lorsqu'il s'agissait de slalomer entre les portes qui s'ouvraient et qui se refermaient pour entrer ou pour sortir d'une des cabines. Mais le plus drôle restait encore les inévitables discussions qui s'entretenaient entre deux, trois ou quatre cabines, que l'on ne pouvait s'empêcher de surprendre et que Thibaut prenait tant de plaisir à parasiter. Cette fois-ci, c'était à la discussion anodine de deux filles à laquelle il décida de se joindre.

- Tu as vu Donat aujourd'hui ? Il n'était pas dans la queue.

- Non, je ne l'ai pas vu. Ni Émilie d'ailleurs.

- Je les ai vu ensemble, tout à l'heure, intervint Thibaut en prenant une voix fluette. Ils parlaient en courant vers la sortie.

- Quoi ? Ensemble ?

Et avant que la voix féminine ait pu s'enquérir de l'identité de son informateur, Thibaut et moi avions gagné silencieusement l'extérieur. Le brouillard avait laissé place à la chute abondante d'une neige tenace créant un blizzard pratiquement impénétrable. M'enfouissant plus profondément dans mon manteau, j'en relevais le col pour empêcher la neige de s'infiltrer et d'entrer en contact avec ma peau. Thibaut m'imita mais, plus prévoyant, ajouta à sa panoplie une écharpe et un bonnet, ne laissant à la merci des éléments que ses yeux. L'espace qui séparait le bâtiment A du restaurant universitaire se comptait en quelques centaines de mètres à peine, une distance à parcourir en deux minutes par temps clair. Mais devant la tempête qui commençait à déchaîner ses foudres devant nous, l'hésitation était grande.

- Tu crois que ça vaut vraiment le coup ?

Je dus faire répéter à Thibaut sa phrase par trois fois avant de la comprendre. Mais je ne savais pas moi-même si notre périple trouverait vraiment une justification quelconque, même si mon estomac, lui est ses gargouillements, en était certain. Me préparant au plus grand choc thermique de ma vie, je fis un grand geste de la main à mon ami pour lui donner le signal du départ. Ce fut l'occasion de me retourner un instant pour constater que plusieurs dizaines d'étudiants se tenaient derrière nous, appréhendant le froid qui régnait au dehors et préférant sans doute attendre notre retour.

Le fonctionnement du restaurant universitaire n'avait rien de démocratique, rien de dictatorial non plus d'ailleurs. C'était l'anarchie complète. Son personnel décidait chaque jour individuellement si le déplacement était nécessaire, et certains étaient devenus de véritables bookmakers en prenant régulièrement les paris quant à son ouverture. Il était arrivé que quelques audacieux gagnent de quoi arrêter leurs études en osant prétendre que notre restaurant universitaire se trouverait ouvert en milieu de semaine.

Progressant avec difficulté dans l'épaisse couche de neige qui recouvrait déjà le sol, j'essayais tant bien que mal de suivre l'ombre de Thibaut, se taillant quelques mètres devant moi un chemin à travers les soudaines bourrasques de vent qui venaient nous chatouiller les flancs. Heureusement, notre odyssee prit fin à notre arrivée devant l'imposant bâtiment ayant pour fonction de nous nourrir et dont les portes étaient protégées par de solides grilles de métal, nous signifiant sans détour que notre repas nous attendait quelque part, ailleurs, mais pas ici. Thibaut se retourna vers moi et je lus dans la seule partie de son visage encore visible qu'il était exaspéré, presque désespéré. Car il n'y avait qu'une seule alternative.

- Tu te rappelles, toi, comment il faut faire pour aller jusqu'au fourgon ?

Bien sûr que je m'en souvenais, comment l'oublier alors que nous nous y rendions trois jours sur quatre ? Non, le vrai mystère était de savoir si ce chemin serait aussi facilement reconnaissable une fois emprunté au milieu d'une tempête de neige. Le fourgon en question était en fait une camionnette de ravitaillement dont le chauffeur n'avait pas eu la présence d'esprit d'éviter les mines placées autour du campus à titre purement préventif. Résultat, son véhicule avait dévalé la pente de la butte aux castors et s'était arrêté aux abords du lac, juste pour y tremper son nez.

Serait-ce à cause du grand manteau blanc qui avait recouvert chaque fragment du campus, il me sembla que nous atteignîmes notre garde-manger en un clignement de paupière. La neige nous avait finalement laissé tranquilles et, tandis que j'essayais de ramasser le peu de bois sec que la neige avait épargné, Thibaut appuya son pied sur le pare-chocs du fourgon en faisant appel à toutes ses forces pour en ouvrir la porte que le gel tenait fermée. Ses efforts portèrent leurs fruits et, un instant plus tard, ayant réussi à allumer un feu pour nous réchauffer sous le couvert des bois environnants, nous entamions les sandwiches trouvés dans la camionnette.

- Tu sais, il faudra bientôt trouver une autre solution... Ces réserves ne seront pas éternelles.

- Non, ce n'est pas comme cette neige.

Il venait de glisser sur une plaque de glace et préférant éviter tout contact supplémentaire avec la neige, s'assit prudemment sur une pierre. J'en profitais pour admirer le calme qui nous entourait. Silence, beauté du paysage. Et nous n'étions qu'à quelques centaines de mètres de nos cours.

- Tu sais, je n'aurais jamais cru qu'on se retrouverait ici...

Mon ami me considéra d'un oeil amusé.

- Une fac sous haute surveillance, un climat impétueux, des cours sans queue ni tête... Moi non plus.

- Les cours ne sont pas si mal...

- Avec ce qui entoure la fac, les équipes de surveillance, la menace de se retrouver aux oubliettes au moindre faux pas, le temps glacial, tout ce que tu retiens, ce sont les cours ? Tu m'étonneras toujours.

Thibaut se mit à rire jusqu'à s'étouffer avec son sandwich. Je l'observais un instant. Emmitouflé comme il l'était, avec son bonnet, son écharpe, ses gants... On aurait cru voir un eskimo.

III.

J'émergeais doucement du sommeil dans la tiédeur de mon lit, dans les ténèbres de ma chambre, seulement troublé par un rayon de soleil que les volets n'avaient pas réussi à stopper. C'était la première fois que je rêvais de Thibaut depuis son cancer, depuis sa mort. Y réfléchir, avant d'oublier. Je me redressais sur mon oreiller et me massais les tempes. C'était mon retour à l'université la cause de ce songe, rien de plus. Je n'avais aucunement l'habitude de voir en mes aventures nocturnes autre chose que des délires dénués de sens issus de mon imagination, et c'était probablement ce qu'était le rêve dont je venais de sortir. Et pourtant... Thibaut avait été là, nous avions parlé... De quoi avions-nous discuté ? De la fac ? Je souris en me rappelant exactement ce qu'avait voulu me dire mon inconscient en prenant les traits de mon ami disparu.

Malgré tous les inconvénients qui peuvent l'accompagner, tu vas à l'université pour les cours, ce sont eux qui sont importants. Et tant pis si ce n'est pas agréable, pense au futur.

Conscient de sa maladie, Thibaut avait été jusqu'au bout de sa deuxième année, tenant absolument à obtenir son DEUG, envers et contre tous. Et il avait réussi. Je venais d'entreprendre la troisième année, je n'allais pas abandonner sous prétexte d'une subite mélancolie ! Je devais continuer, ne serait-ce qu'en sa mémoire, sinon pour moi et pour ce que cela pourrait encore m'apporter.

Je me levais enfin, certain que, s'il pleuvait, s'il neigeait, si le monde était soudain empli d'esquimos, le ciel serait illuminé par un arc-en-ciel.

En un battement d'aile

Un joli sourire. C'est la première chose que j'ai remarqué chez elle.

Ma maladresse naturelle a quelque chose de touchant, quelque chose qui ne laisse pas certaines filles indifférentes. Elles me trouvent lunaire. Chloé est de celles-là. Lorsque, l'autre jour, j'ai manqué de me rompre le cou dans les escaliers de l'université avant de me rétablir in extremis, elle a esquissé un sourire. Ce sourire, c'est qui m'avait poussé à aller lui parler, et ce malgré les papillons qui s'ébattaient au creux de mon estomac à l'idée de lui adresser la parole.

J'ai du charme. Je ne dis pas que je suis beau, non, mais j'ai du charme. Je l'admets comme un fait, car sinon, comment expliquer que Chloé ait accepté après seulement quelques minutes de discussion de m'accompagner au cinéma ? Ce n'est pas du charisme, encore moins de l'aisance. Surtout pas de la chance, mais néanmoins, je pense pouvoir dire que ce charme se rapporte au domaine de l'ésotérique. Autant l'avouer, quand je me trouve en face d'une personne à mon goût, je suis nerveux. Pire, en fait, mais je ne sais trouver les mots pour décrire ce que je ressens. Alors je parle, je me laisse aller à des traits d'esprits, en espérant que mon verbiage fera illusion. Une illusion, voilà ce qu'est mon charme. Elle est éphémère, comme toute chose utile. Mais cette fois, j'ai fait illusion suffisamment longtemps pour convaincre Chloé de me laisser sa soirée.

La soirée fut, mais ne sera pas un merveilleux souvenir impérissable. Elle fut, jusqu'à ce stade. Là, sur le pas de la porte de son immeuble. Si une troisième personne avait accompagné notre couple au cours de cette sortie, elle aurait émis l'hypothèse qu'ainsi se présentait l'unique possibilité de transformer l'essai en relation durable. La façon de la quitter. Tout allait se jouer sur la façon dont j'allais laisser Chloé monter chez elle. Pour le coup, j'en suis terrifié. Le temps semble ralentir, les silences entre nous se faire plus longs... La vérité est qu'elle me regarde de ses grands yeux verts, l'air naïve, et que je ne sais que dire, ni que faire.

Elle est si belle dans la pénombre. Il paraît que le clair de lune est la meilleure lumière pour éclairer le visage d'une femme. Mais j'ai la certitude que ce n'est pas la chose à dire. Pas plus qu'une quelconque supplication pour lui demander de nous revoir. Ses sourcils se froncent, ses lèvres se plissent... Bientôt, il serait trop tard. Instinctivement, mon visage se rapproche du sien. Mes lèvres s'entrouvrent... Et contre toute attente, j'énonce à voix haute la façon dont pourrait se terminer la soirée si j'étais un assassin.

Il n'y a pas d'heure pour être maladroit.

Je repars, éconduit par mes propres faiblesses. Une nuit de plus dans ma peau qu'il aurait peut-être mieux valu ne pas vivre. Plongé dans mes pensées, j'avance sans presque m'en rendre

compte. Presque, parce que lorsqu'on y pense trop, même marcher devient difficile. Mes pas me mènent au passage à niveau qui traverse la rue. J'ai beau m'attendre à ce tour du hasard, je tressaille au moment où retentit sans prévenir le signal sonore annonçant un train. Je suis au milieu de la voie. C'est à cet étrange instant, à la nuit tombée, les rues désertes et un signal tant lumineux que sonore me prévenant de l'inévitable, qu'une idée me vient. Que se passerait-il si... ? Ne vous ai-t-il jamais venu à l'esprit que vous pourriez tout simplement rester au milieu de la voie et attendre ?

« Non. »

Moi, si. Mais la voix s'étant élevée derrière moi m'ayant pris par surprise, tout projet suicidaire s'efface soudainement de mon calendrier. Il est grand. Plutôt mince, mais pas trop. Les yeux bleus, le visage finement taillée, des cheveux pailles lui tombant sur ses tempes. L'air candide, il me regarde de biais.

« Excuse-moi, je ne voulais pas te faire peur. Je m'appelle Clayton. »

Bien. Fort bien. Qu'est-ce qui m'empêche de prendre mes jambes à mon cou ? Le saluant d'un bref signe de tête, je me sens agréablement étreint par l'envie de passer sous la barrière la plus proche et de continuer mon chemin. Pourtant, je ne bouge pas. Pourquoi ?

« Ne sois pas effrayé. Si je le pouvais, je te laisserais partir, mais j'ai trop besoin de toi. »

Ce qui, je suppose, est plus étrange que rassurant. Incapable de me détacher de mon immobilité, j'en profite pour observer de plus près ce dénommé Clayton. De son teint blafard ressort une espèce d'éclat, de luminosité, un halo qui l'entoure naturellement. Assurément, ce type n'est pas normal.

« Non. Je ne suis pas vraiment un "type" non plus. Je suis... autre chose. »

Autre chose ? Comme lisant à travers les dédales de ma réflexion, il trace de son doigt un cercle au-dessus de sa tête. Brutalement, plus rapidement qu'un éclair de lumière, je crois apercevoir des ailes s'étendre dans son dos. L'instant d'après sonne le retour de l'obscurité. J'en déduis donc avoir été victime d'une brève hallucination.

« Non. Tu as bien vu. Je n'ai pas de temps à perdre avec ton incrédulité, je te le répète, j'ai besoin de ton aide. »

Peut-être que la majeure partie de mon incrédulité vient justement de ce fait. Même dans l'hypothèse que j'admette la situation comme ordinaire, d'autres questions se posent dans l'immédiat. Mon aide ? Pour quoi faire ? Pourquoi moi ?

« Tu es le seul que j'ai trouvé. Soleil est à ma poursuite et je n'ai pas vraiment le temps de prendre

le choix d'un partenaire. »

Doucement ! C'est une fois de plus dû au hasard si je me trouve au milieu d'un passage à niveau en train de converser avec un ange ? Sans oublier que, même si la question ne me semble guère d'importance, qui est Soleil ? Son nom m'intrigue.

« Le hasard va et vient. Tu te doutes que si j'étais ton ange gardien, j'aurais essayé de prendre un peu plus soin de toi avant de te demander service. Mais me voilà, et Soleil, l'astre que tout le monde connaît sous ce nom, est à mes trousses. Tu m'aides ? »

Pas tout de suite. Mon esprit me paraît de moins en moins clair. L'histoire dépasse bien entendue mon entendement, mais tout comme la fuite m'est impossible, je n'arrive pas à me désintéresser du sort de ce Clayton. Logiquement, je poursuis la discussion. Pourquoi le soleil serait-il à la poursuite d'un ange ?

Trop tard. Je n'aurais pas de réponse à cette question. Une lumière impressionnante pour cette heure de la nuit trouble brusquement l'obscurité. Le train ? Non. Soleil. Une femme d'une beauté aussi incroyable qu'indescriptible surgit de nulle part et s'avance vers nous. Vers nous ? Non, vers lui. Elle ignore jusqu'à ma présence. Une douce chaleur m'entoure de sa confiance. J'éprouve un certain soulagement à la pensée que cette bizarre aventure se voit terminée. Mais avant que ma tranquillité soit parfaite, Clayton saisit vivement ma main et m'entraîne hors du passage à niveau, me forçant à courir à ses côtés. Etonnant, mais l'effort ne l'empêche pas de me parler.

« Je suis le gardien des cieux, voilà pourquoi elle me chasse. Soleil en a assez de ne pouvoir embraser le monde que par moitié. Elle veut pouvoir toujours briller sur les hommes. Je suppose que ça lui ouvrirait des portes... »

Les femmes ! Je partage un certain apaisement à savoir ne pas être le seul à ne pouvoir les gérer. Songeant à celle que nous laissons derrière nous, j'ai le réflexe de vouloir lui jeter un dernier coup d'œil, mais un brouhaha soudain détourne mon attention. Si Clayton n'avait, à cet instant, arrêté sa course, je crois que la surprise m'eût stoppé net. Car malgré l'heure avancée de la nuit, nous nous tenions maintenant au centre d'un marché très animé.

Autour de nous, les passants longent les étals avec attention, tandis que les marchands tentent le diable en criant à tue-tête leurs fabuleuses promotions. Fabuleuses, un terme juste pour désigner les fables qu'on essaye de nous vendre, à Clayton et à moi. De celui-ci je retiendrais les Vertus pêchées ce matin. De cet autre, un fort bon choix de succès en tous genres. Du dernier qui s'imposa à nous, des énigmes et des mots pour simplifier la vie. Sans doute toujours sous l'influence de l'ange, toutes ses merveilles me laissent froid, indifférent, seulement concerné par sa situation vis à vis de Soleil, que je commence à considérer comme mienne. Préoccupé, inquiet, ce marché qui nous cache si bien me paraît presque tout à fait à sa place. Pourtant, il ne nous dissimulera pas indéfiniment.

« Je sais. Mais que faire d'autre ? »

Je ne sais que répondre. Il connaît bien mieux ce monde que nous traversons que moi. C'est donc une idée logique qui me vient. Si Soleil nous cherche, il faut aller là où elle s'attendra le moins à nous trouver.

« Chez elle ? »

Je n'ai pas dit ça ! Mais Clayton semble déjà décidé. Me saisissant une nouvelle fois le bras, il me tire vers une nouvelle direction. La foule paraît se fendre sous son impulsion, et nous la traversons comme une mer dont il aurait interrompu le flot. Jusqu'à arriver à une station de métro. Est-ce là que Soleil vit ? La chose est plus qu'improbable. Ayant décidé que les apparences ne me seraient d'aucun secours ce soir, je décide de ne pas m'y fier et suivre le Clayton silencieux dans la pénombre latente.

Pas un bruit n'illumine le calme de la station. Avisant un escalier, Clayton m'enjoint à le descendre à sa suite. Je n'hésite pas un instant, mais bientôt, regrette mon manque de prudence. A chaque marche supplémentaire, l'obscurité ambiante se fait plus profonde. Comme un puits sans fond, l'escalier ne semble jamais s'arrêter, continuant dans une spirale sans fin à nous emmener... là où vit Soleil ?

« Dans ce qui en est le plus proche en tout cas. »

La voix de Clayton m'interpelle. Elle n'est plus aussi douce, plus aussi posée. Il paraît réellement souffrir de cette descente aux enfers, la sueur éclairant son visage comme une flamme à l'agonie. Mais il continue, et je sais que j'ai vu juste. C'est aux enfers qu'il nous emmène, à cet endroit seul où les flammes rivalisent avec les feux de Soleil.

Je manque de glisser. Décidément, ma maladresse et les escaliers sont bons camarades. Clayton sourit en se tournant vers moi.

« Si ta maladresse pouvait me sortir de là, peut-être lui témoignerais-tu enfin un peu de gratitude ? »

Interloqué. D'accord pour faire gloire à ses qualités, mais certainement pas à ses défauts... Je m'étonne cependant d'avoir glissé. C'est quelque chose qui n'arrive pas fortuitement, il faut bien une cause avant la conséquence. Me baissant, je frôle de mes doigts la pierre glacée que constitue l'escalier. De la poussière. J'ai glissé sur de la poussière.

« Des cendres de Lune... »

La voix de Clayton... Ma parole, il est triste ! Mon esprit est-il affûté par la vitesse des événements qui me croisent ? Je ne saurais le dire. Ce que je sais, c'est qu'immédiatement, je comprends que s'il y a une Soleil, il doit y avoir une Lune. Je suis tellement fier de ma déduction qu'elle ne me paraît pas un instant ridicule.

« Il y avait une Lune. Elle est encore là mais... Plus comme avant. Elle n'est plus qu'un vague reflet, un miroir dont Soleil n'est pas encore fatiguée. Et si Soleil arrive à ses fins avec moi, elle disparaîtra, sa face cachée à jamais. »

Dans quel conflit ai-je mis les pieds ? Les explications de Clayton ne cessent de me renvoyer à ma propre incompréhension. Pourquoi, si Soleil peut nuire à Lune, celle-ci ne peut-elle lui faire du mal ? Pourquoi un clair de Lune ne nuit-il pas à Soleil ? Clayton se raidit. Lui aussi a saisi l'étrangeté de la chose. Ses yeux se posent lentement sur moi, et je le sens saisis d'une détermination insolite.

« Il faut lui faire face, lui opposer une pleine figure. »

Il me tend la main, et je la sers volontiers, heureux d'avoir pu l'aider. Mais aussitôt, le monde tourbillonne autour de nous. Les escaliers disparaissent et s'ouvre à nouveau le passage à niveau. Le temps de reprendre pied sur terre, j'apprécie de revenir à mon point de départ. Clayton me rendrait-il ma liberté ?

« Pas tout de suite. Je suis désolé, mais j'ai encore besoin de toi. Une dernière chose et je te laisse partir. »

Je réfléchis un instant. Je ne suis pas si pressé de rentrer chez moi, et de retrouver la vie aux allures si peu angéliques que j'ai quitté.

« Tu ne sais pas la chance que tu as, je suppose. Mais je n'ai pas le temps de t'expliquer, tu devras le comprendre seul. Elle arrive... Quand elle sera là, il faudra absolument que tu te places entre elle et moi. »

Ça me paraît un tantinet dangereux. Mais Clayton se veut confiant. Soit ! Je me retourne, décidé à attendre, mais fait déjà face à Soleil. Plus belle que jamais, ses cheveux flottant autour d'elle comme autant de rayons, celle-ci me regarde. Non, elle ne me *regarde* pas. Elle essaie de voir à travers moi. Mais je fais totalement écran, et Clayton est parfaitement dissimulé derrière moi. Peu à peu, Soleil continuant son manège, il me semble qu'elle perd de son éclat, de sa chaleur. Elle s'efface. Elle disparaît. Comme elle s'en aperçoit, elle tente de brûler une dernière fois. Mais pour Soleil, en cette nuit, il est définitivement trop tard.

Elle s'éclipse.

Clayton sort de mon ombre, visiblement ravi.

« Voilà qui devrait la calmer un moment. Merci. Merci pour ton aide, aussi simple fut-elle. »

Simple ? Voilà des remerciements bien sibyllins. Mais peu importe. Le sort de l'ange continue à plus me préoccuper que le mien.

« Tout ira bien. Regarde autour de nous. Un ciel sans nuage, des étoiles qui filent... »

Oui, mais... Clayton m'empêche de lui répondre. Il m'intime le silence d'un doigt posé sur mes lèvres. Plus un mot. Il me sourit une dernière fois et, en un battement de cils, disparaît. Seul, je sens encore la présence de son doigt sur mes lèvres, qui irradie une chaleur peu commune. Peu commune, mais familière...

Je ferme les yeux, et les rouvre enfin.

Nos lèvres se séparent lentement. Je m'écarte de Chloé, étonné par l'intensité de notre premier baiser. J'en suis laissé tout étourdi. Je la regarde, avec l'impression que le monde continue maintenant de tourner sans savoir ce que nous savons. Elle me regarde, elle aussi. Entre nous, un silence complice s'installe... et dure. Un ange passe. Et enfin, sans rompre le silence, Chloé me sourit.

« Joli sourire. »

La boîte rouge

Arthur Raubin avait tout pour être heureux. Sa vie était parfaitement ordonnée, jusque dans les moindres détails. Depuis son enfance, il avait pris un soin méticuleux à contrôler chaque minute de son existence. La seule chose qui détonnait dans son petit monde était son second prénom. Archibald. Mais comme il le répétait à chaque fois que quelqu'un s'en étonnait, en haussant les épaules et en esquissant un sourire d'excuse, il n'y pouvait rien : la décision avait été le fait de ses parents, ce bien avant sa naissance.

Arthur l'avait noté très tôt, ce qui avait le plus de chance de bouleverser son emploi du temps était les gens qu'il côtoyait. Et ça n'avait fait qu'empirer au fil des ans. D'abord en famille, ensuite à l'école et pour finir... l'amour. La volonté de posséder une vie sans accroc ne le mettait pas à l'abri d'un certain penchant pour le sexe opposé. Mais les relations qu'il avait pu entretenir avaient toujours été de courte durée. Ces délicats échecs s'expliquaient par son impossibilité à concilier ses propres exigences et la liberté de ses compagnes. Ainsi, depuis son premier essai infructueux, et pour s'éviter toute souffrance supplémentaire, il avait décidé de partir avant que ses sentiments ne tombent dans l'impasse.

Malgré tout, ses rencontres l'avaient conduit une ou deux fois à tenter de vivre avec sa belle du moment. Mais même en ces doux instants, Arthur ne s'était pas laissé bercer d'illusions. Il avait mis au point des *protocoles*. Par exemple, en cas de désaccord sur le pliage des chaussettes, décider du programme télé du soir. En cas de discussion au sujet du programme télé, prévoir une sortie en solitaire au cinéma. Surtout, en cas de crise de jalousie, causée par cette soirée passée en solitaire (« *Avec qui tu étais ?!* »), mettre fin à cette relation, décidément trop envahissante. Et en prévision de cette séparation et de son départ intervenait le plus important protocole : celui de la boîte rouge.

Elle avait été offerte à Arthur par son grand-père à son sixième anniversaire. Une malle de bois de la taille d'un petit tricycle, relativement légère et entièrement peinte d'un rouge vif. Il n'y avait pas tout de suite trouvé un charme fou, et l'utilité lui avait alors semblé limitée. Que faire, à part y ranger des choses ? Mais ses affaires étant déjà tout à fait en ordre, il n'avait rien eu à y mettre. La situation avait changé après ses premiers déboires amoureux. Pour récupérer un peu de stabilité, les protocoles étaient intervenus et la boîte rouge avait pris une importance cruciale.

Lorsque Arthur se mettait à vivre avec une fille, la somme de ce qui lui appartenait devait pouvoir entrer dans sa boîte. Ainsi, lorsque venait le temps de partir, le déménagement était bien plus facile et, d'une certaine façon, moins douloureux. Mais il préférait n'envisager la chose que d'un point de vue purement pratique. Aussi réussissait-il toujours à garder le contrôle, du moins jusqu'à présent. Tout avait changé. Pourquoi ? Comment ? Il l'ignorait. Mais après quelques mois à vivre avec Emeline et une rupture imminente, il s'était soudainement rendu compte de sa folie. Ses vêtements, son nécessaire de toilette et un énorme tas de babioles alignés sur le canapé... Sa boîte rouge serait incapable de fermer. Il avait été négligent, et il en payait maintenant le prix : sa vie basculait dans le désordre le plus total.

Débordé par la panique, Arthur avait essayé de retrouver son calme pour envisager toutes les possibilités. Ne pouvait-il pas rester avec Emeline après tout ? Sa décision de la quitter avait été si rapide, si évidente, qu'il avait à peine pris le temps d'y réfléchir. Son crime ? Elle s'était moquée de son second prénom, nom d'un chien ! Alors que de son côté, elle n'était pas vraiment mieux loti ! Non, décidément, impossible de faire abstraction. Quelles autres options lui restaient-ils ?

Laisser à Emeline une partie de ses affaires ? Hors de question.

Oublier le protocole de la boîte rouge et trouver des cartons pour la remplacer ? Trop radical comme changement.

Garder l'appartement et demander à Emeline de partir en emportant ses frusques ? Pas très gentleman.

Brûler la boîte, ses affaires et l'appartement, pour oublier le problème ? Et puis quoi encore ?!

Quand Emeline rentra finalement ce soir-là, Arthur était toujours assis sur le canapé, les plis marquant son front indiquant son intense réflexion. Il enrageait. Le trouvant dans cet état, la jeune femme ne sut que lui demander pourquoi il avait l'air *ARCHI*-perturbé ? Cette boutade malheureuse eut raison de tous les protocoles possibles. Arthur remit soudainement sa vie en ordre, avec une originalité qui lui ressemblait peu.

Emeline, elle, se retrouva dans la boîte rouge.

FIN.



Ces créations sont mises à disposition sous un [contrat Creative Commons](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/).